

## Chapitre 1

Il m'est devenu tellement difficile d'accepter l'existence même de l'erreur.

« Si tu avais pensé autrement, tu aurais... »

Si nous avons malgré nous créé le conditionnel, c'est sans plus de doute pour donner à l'erreur une assise temporelle et réelle. Ou comment accorder à l'abstrait une soupçon de pouvoir irréversible.

Je pensais jusqu'ici que décrocher un entretien relevait du miracle. Il en avait été ainsi pour mon frère. Agrégé en biomécanique des hybrides, il avait écumé toute la partie Est du globe, afin d'obtenir ne serait-ce qu'une promesse de rappel. La Bio-H, un secteur bouché. Le paradoxe est amusant. Nous vivons dans une société qui fait de cette industrie une base de vie, et qui réclame des volontaires pour la mener à bien, ce qui, en soi, suscite des vocations en masse. Mais la réalité est plus handicapante. Les agrégés se heurtent à la désoccupation, et si le faible pourcentage de réussite aux tests de fin de cursus atteste du brio des diplômés, il n'augure pas pour autant à ces derniers une activité imminente. Mon frère avait finalement réussi –au bout de 8 semaines de voyages divers– à être embauché dans une entreprise Bio-H du Cœur-

Nord de la planète. Il s'était même vu directement propulsé au grade de superviseur en chef. Pour résumer très succinctement, c'est lui qui gérait toute l'organisation des tournées de fabrication de moteurs U-D. Pour un simple manufacturier capable de recycler les substances végétales pour l'industrie du fer, un artisan, avoir une chance pareille... Sa motivation et ses notes auront inspiré confiance, sans aucun doute, puisque son expérience n'avait pu s'étendre au-delà des bancs d'école et des ateliers de formation.

8 semaines. Et moi, le littéraire de la famille, celui qui a longtemps soulevé les rires et les doutes, me voilà à deux doigts d'enterrer la vie de fantoche dans laquelle mes parents ne me souhaitaient pas d'évoluer, quand bien même ils en cultivaient la crainte. De nos jours, il ne fait pas bon aimer les mots et aduler les auteurs. Mieux vaut vénérer les formules chimiques et l'armée. Souvent, je repense à cette discussion que mon père avait entamé après avoir lu un passage de mon mémoire de thèse sur la mythologie chrétienne. Il s'intéressait

à mon travail, mais n'arrivait ni à le comprendre, ni à le cautionner.

*« Frères, nous ne voulons pas que vous restiez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis ; vous ne pouvez pas vous affliger comme font les autres qui n'ont pas d'espérance. Ne croyez-vous pas que Jésus est mort et ressuscité ? De même, Dieu fera que Jésus prenne avec lui ceux qui se sont endormis. »*

- Ignorance. Affliger. Espérance. On leur promettait donc un après...
- Effectivement. Enfin, il y a l'interprétation littérale, et l'explication symbolique. Pendant des siècles, justement, seule l'interprétation littérale a eu un impact sur la communauté chrétienne.
- Il faut quand même être cinglé pour croire à des niaiseries pareilles...

- Cinglé, non. Tu sais, il y a... comment dire... Nous avons des explications tangibles à certains phénomènes qui étaient considérés comme des affabulations de mystiques il y a encore cent ou deux cents ans. Télékinésie, pyrokinésie, et j'en passe. Aujourd'hui, nous savons exactement quelles zones cérébrales interviennent lors de ces manifestations. Au Moyen-Âge, ils parlaient d'interventions démoniaques et...

- Démoniaques ?

- Oui. Démoniaques. C'est... C'est un peu compliqué à t'expliquer. Il y a deux cents ans, donc, pour faire court, on parlait encore de mysticisme au rabais, d'originaux qui pensaient avoir des liens avec l'au-delà, ou qui étaient capables d'entrer dans des dimensions parallèles, alors qu'il s'agit tout simplement d'une stimulation cérébrale aiguë lors d'un état d'hypersensibilité. Ce qui est phénomène courant aujourd'hui était un mystère naissant alors. Raison pure et simple. L'homme utilisait à ce moment-là en moyenne 10 à 12% de son cerveau. Aujourd'hui, nous frôlons les 20%. Ce que nous sommes désormais capables de démontrer tout à fait

simplement devait trouver à l'époque une explication. Nous l'appelons science. Ils l'appelaient Dieu.

– Et qu'est-ce que ça fait ?

– Pardon ?

– Qu'est-ce que ça fait... d'avoir dû te pencher sur un sujet si... pardonne-moi, mais... si anecdotique, finalement ?

– Bien. On compte exactement 11421 conflits au nom de cette même cause fictive. Je ne te parle d'ailleurs que ceux ayant essuyé en moyenne 12000 morts. On dira qu'il y a plus anecdotique...

– Je vais poser ma question autrement... Et monsieur susceptible excusera, par ailleurs, mon inculture...

– Je t'en prie.

– Qu'est-ce que ça fait de devoir bûcher des nuits entières sur quelque chose qui, n'ayons pas peur de le dire après tout, ne te servira à rien *ici* ? »

Une thèse sur l'inexistence de Dieu, et l'incompréhension parentale en prime. Je démarrais plutôt mal dans la vie. J'avais

fini par me dire que ma famille avait eu raison. Je me suis répété ça pendant des mois, même après leur mort. Et puis un jour, une convocation m'a freiné dans mon défaitisme. On me réclamait quelque part, en Pied-Sud du globe, pour un poste à pourvoir de suite.

Malgré le soulagement, j'ai ressenti comme un échec immense. S'ils avaient été encore là, tous les trois, ils auraient été fiers de moi.

[ Jour 1 ]

Petit, crâne obové, joues pétries par une soixantaine naissante. Sa voix résonne en gorge comme les mélopées incantatoires d'un derviche. Il a des mains courtes et carrées qu'il traîne nerveusement d'un bout à l'autre de son bureau, comme si un trouble compulsif le poussait à réduire à l'oubli le moindre grain de poussière apparent. Il vient de remarquer que je fixe le bout de ses doigts depuis peu.

– Un problème ?

Je crois que son air débonnaire ne me sera d'aucun secours.

– Absolument pas... Je me disais juste que vous deviez...avoir un métier passionnant.

J'ai honte. Promis, je n'en referai plus une seule comme celle-ci. Il écrase un sourire incrédule.

– Vous lisez dans les lignes de la main, peut-être ?

– Pardon ?

– Peu importe... Monsieur Maddin, on a dû vous briefer quelque peu sur mes méthodes de recrutement... Enfin, j'ose espérer.

– Pas le moins du monde, je vous avoue.

– Qui vous a contacté ?

– Hermann... Friedset... Ou Fried...

– Hermann Friedkin. Excellent élément. Et, donc, il ne vous a rien dit ?

– A part que mon profil vous intéressait, il n'a rien précisé.

– J'en conclus que la raison de votre présence ici vous êtes globalement inconnue.

– On ne saurait mieux dire.

Il frotte ses tempes, comme pour activer des pensées engourdis.

– Par où êtes-vous passé en arrivant *ici* ?

– Par... le centre de... Vous savez, j'habite tout près, et je...

– Je ne vous parle pas du chemin jusqu'au laboratoire. Par quelle porte êtes-vous entré ?

Mon air ébahi lui arrache un sourire et un raclement de gorge.

– Une porte rouge.

– Elles le sont toutes.

– ...

– La lettre au-dessus de la porte ?

Mais qu'est-ce que j'en sais ? Il ne m'est pas venu à l'idée de disséquer des yeux le moindre détail environnant.

– Je n'en m'en souviens pas, très honnêtement.

– Faites un effort.

– J'aimerais pouvoir vous répondre, mais je n'ai pas regardé la lettre au-dessus de la porte.

Je sectionne chaque mot comme s'ils étaient destinés à un sourd. Ou à un imbécile. Et lui compulse mes traits comme un dossier vital.

– C'est bien dommage.

Mon père m'avait prévenu qu'un véritable entretien d'embauche ne ressemblait aucunement à ces simulations spéculatives auxquelles nous nous soumettions lors des épreuves de fin d'année. Il s'agissait alors de nous familiariser avec les prémices du monde du travail, en nous donnant un aperçu relativement moyen de ce qui nous attendait après. J'en avais fait un bref résumé à la maison, et mes parents m'avaient regardé sans mot dire, amusés. J'avais compris que jusqu'à la fin de ma scolarité, si longue fut-elle, le système social me prendrait par la main, laissant mon poing fermé sur le cordon ombilical qu'il soutenait m'avoir appris à lâcher.

– Vous souvenez-vous d'un détail particulier ?

– Monsieur, à part deux longs couloirs gris...

– Bien. Hermann Friedkin... Quel excellent élément ! Voyez-vous, Maddin, je vous aime bien. Profil intéressant. Jeune.

Strictement inexpérimenté. Passionné, on dirait ? Tenace... Cela présage du meilleur. Et honnête, avec ça.

- ...

- Il n'y a qu'une porte rouge, ici. Aucune lettre au-dessus.

- ...

- Et vous aurez beau chercher d'autres lettres... Vous verrez qu'il n'y en a pas.

- ...

- Maddin. Je ne vais pas continuer à me jouer de vous très longtemps. J'ai vu ce que je voulais voir. Avant de vous expliquer quoique ce soit sur votre fonction, je dois vous mettre en garde. Vous intégrez...

« Vous intégrez ». Tout se passe comme si je venais de signer. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il recherche. Entretien d'embauche. Entretien d'embauche sans une explication. Un test. Un jeu.

- Avec tout le respect que je vous dois, je...

- Vous serez traducteur.
- Traducteur ?
- Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Vous avez déjà travaillé avec des enfants en difficulté ?
- Jamais.
- Dommage. Néanmoins, je vous suis depuis environ six mois, et je mise tout sur vous, si vous voulez la vérité. Nous avons une connaissance commune...
- Qui est ?
- Votre tuteur de thèse. Un vieil ami. Il m'a parlé de votre connaissance impeccable de la période Post-Moderne.
- Impeccable ? Il exagère un peu...
- Il m'a fait lire votre thèse sur l'épilepsie et les croyances démoniaques dans la littérature.
- Ah... ça... Une étude menée à la va-vite...
- Qui vous a valu une mention. Qui m'a montré votre connaissance quasi encyclopédique du sujet. Et qui me force à croire que vous m'êtes indispensable.
- ...

- Il s'appelle Ylan. Un cas d'épilepsie sérieuse.
  - ... vous plaisantez ?
- Il sourit.
- J'ai l'air ?
  - Comment est-ce possible...?
  - Allez savoir. Un cas d'épilepsie 40 ans après son éradication totale, avouez que ça a de quoi effrayer.
  - Effrayer, non, je n'irai pas jusque là, c'est juste que... C'est un peu... Inattendu.
- Inattendu n'est même pas le mot. On ne parle plus de cette maladie depuis des lustres.
- Il a 17 ans. Son cas est assez problématique. Premières crises à 3 ans. Il en faisait en moyenne 15 fois par jour. La fréquence des crises a violemment endommagé l'élocution, et son évolution s'est arrêtée à l'âge de 5 ans. Il a un vocabulaire assez limité, il... Il serait préférable que vous découvriez Ylan par vous-même.
  - Pourquoi ne pas avoir appliqué un traitement prévu pour ça ?

- Non, non, c'est inutile. Cela ne servirait qu'à arrêter les crises, mais on ne réparerait aucunement *le reste*.
- ...
- Ylan est un élément indispensable désormais. Son épilepsie est la clé du SCG.

\*\*\*\*\*

J'ai signé.

## **SCG**

Système de Contrôle de la Gravitation.

- « Qu'est-ce qui d'après vous dirige l'homme ?
- L'argent ?
- Essayez encore...

- L'amour... la reproduction... En vrac, je ne sais pas. La reproduction, oui, peut-être. L'homme est un animal après tout.

- On se rapproche.

- ...

- L'homme est dirigé par la mort. Quels que soient ses gestes, quelle que soit son activité, il organise tout en fonction de ça. La mort est une obsession sournoise, car dissimulée. Du lever au coucher. S'il comble son temps, c'est pour...

- Il ne peut tout de même pas ne pas y penser !

- Certes, mais s'il se reproduit, c'est pour perpétuer l'espèce. Exister après sa mort dans le sang de ses descendants. Il mange pour entretenir le corps dans sa fonction vitale. Nous avons tout lu, ici. De Socrate à Descartes, De Lewis Carroll à la Bible, tout a été épluché, disséqué, décodé. La conclusion reste malheureusement la même. L'homme lit, chante, rit pour oublier qu'il meurt. Il construit sa vie pour oublier qu'elle ne sera plus. D'un côté, il s'en sort bien. De l'autre... Il est régi par l'idée de fin. Le cycle si particulièrement fragile de la vie lui a

ouvert l'éventualité de l'éphémère. Et il en a fait un noyau d'angoisse. Tous les traités médicaux, tous. Les cas les plus graves... Nous les avons... Anorexie, toxicomanie, troubles bipolaires, dépression, psychopathie, de la plus simple crise d'adolescence aux psychoses les plus destructrices, toutes les déviations mentales ne sont régies que par une seule et même chose.

- Vous pensez que l'idée de la mort peut réussir à générer des troubles si extrêmes ? En ce qui concerne la dépression, je suis d'accord avec vous sur ce point, mais...

- Si l'homme ne se voyait pas mourir, il ne donnerait pas à l'angoisse le droit d'être. C'est aussi simple que ça. 15 ans d'études pour arriver à une conclusion aussi ridicule. Ridicule, et vérifiable. 15 ans. 600000 cas. Je ne compte plus le nombre de pages lues, le nombre de spécialistes penchés sur la question.

- ...

- Si nous voulons éradiquer les troubles mentaux, il n'y a qu'une seule solution. Faire oublier à l'homme que le temps passe. »

\*\*\*\*\*

J'ai signé.

Je ne veux pas faire l'effort de comprendre. Je crois avoir juste le droit d'accepter, et de me taire. Après tout, il s'agit d'un système révolutionnaire. On ne peut pas remettre en cause une révolution. Si elle est là pour le bien des êtres, si elle leur permet de s'élever au-delà d'une conscience collective pour la conscience collective, alors elle est une bénédiction. Galilée a empoisonné le cœur d'un absolu. Da Vinci avait lui aussi

détrôné l'inéluctable. Et Wurtzmer<sup>1</sup>... Une poignée de « détracteurs ». Grâce à qui l'on a appris à vivre autrement. Alors, pourquoi pas lui ?

Sa théorie tient outrageusement la route.  
La méthode semble... douteuse. Mais le résultat...

Et la machine.

Concentrée en *elle*.

Et Ylan, assis là. Sa main droite sur la table. Un crayon. Qui trace des traits continus. Des cercles. Beaucoup de cercles...

---

<sup>1</sup> Psychiatre du 22<sup>ème</sup> siècle, auteur de l'essai « La théorie du chaos collectif », il fut le premier à démonter les vérités émises au 20<sup>ème</sup> siècle sur les pouvoirs dictatoriaux. Longtemps considérée comme une vérité absolue, l'étude sociologique de l'asservissement humain face aux entités dictatoriales est finalement issue d'une simple réaction chimique cérébrale provoquée par l'analyse de certaines fréquences dans la voix parlée, et le décodage cérébral de ces mêmes fréquences.

« *Il attend.* »

La salle est incroyablement petite. Sol, plafond, murs, tout est couvert d'une matière isolante dont je ne connaissais pas l'existence auparavant. La pièce est reliée à un long couloir –la Colonne– où la gestion gazeuse est précisément contrôlée. Le premier tiers du couloir diffuse un dynamigène concentré capable de faire barrage au caryogène qui flotte dans les deux tiers restants, et dans la pièce principale. Le caryogène permet de conduire l'électricité dans l'air tout en permettant au corps humain de ne pas être touché.

Et contre le mur...

Un écran de peau. Multiples vaisseaux, veinules, cellules, qui palpitent et vivent sous une transparence cutanée incroyable.

« *Elle vit ?* »

*- Oui. La Génèse vit. Et elle vous entend. Si vous lui parlez, sa peau se mouvra comme une main qui se crispe. »*

Ses deux bras translucides enserrant sa cage thoracique ouverte. Plus de viscères. Plus de bassin. Juste là, sous son thorax osseux, sous cette peau qui témoigne d'une essence vitale, là, une succession innombrable de rouages, de circuits imprimés minuscules, de faisceaux infrarouges, de lecteurs divers.

*« Tout est relié à son cortex. Ces câbles verticaux que vous voyez derrière sa tête... Ce sont eux qui gèrent le noyau gravitationnel. Elle ingère l'énergie extérieure, et la redistribue, en l'annihilant parfaitement. Elle recrée une forme de gravitation qui empêche la Terre de tourner... mais... qui ne vous empêchera pas de tomber...*

*- Comment est-ce humainement possible ?*

*- Regardez. La réponse est autour de vous. C'est possible. C'est possible, parce que je l'ai voulu. Je l'ai testé à petite échelle. Il est temps de lancer le projet, désormais. Il en va du bien-être de toute une vie. Qu'elle soit animale, minérale,*

*humaine, chaque forme de vie y trouvera une solution à son évolution. Nous retardons l'effet de mort. Et nous allégeons l'angoisse humaine. N'y a-t-il pas plus belle preuve du respect de l'existence ?*

*- Mais si la Terre s'arrête...*

*- Si la Terre s'arrête, un hémisphère sera condamné à l'obscurité totale. Nous avons un système de satellite qui reproduit les ondes électromagnétiques visibles par l'œil humain, et qui donne l'illusion de la lumière solaire. L'autre hémisphère vivant l'inverse, nous avons mis au point un autre système capable de réguler le phénomène de la lumière solaire. Ces satellites, qu'on a nommés stratosatellites, voyagent directement au niveau de la tropopause, en y diffusant un gaz capable d'arrêter les rayons lumineux. L'œil ne perçoit plus les ondes électromagnétiques. Fiat nox. Tout a été pensé, Maddin. Tout a été défini. Tout, vous m'entendez ? Et nous vivons désormais avec le SGC.*

*- ...*

*- Ylan est le générateur du système. Ses crises d'épilepsie permanentes permettent à La Génèse de capter un type d'ondes négatives. Ces ondes négatives correspondent à un ensemble de rayonnements émis par une seule zone cérébrale. C'est ce même ensemble de rayonnements qui a été étudié lors des phénomènes télékinésiques dévastateurs. Même nature énergétique moléculaire. Ils correspondent entre autres à l'activité des neurones sérotoninergiques, mais aussi des neurones miroirs. Et c'est là que tout se joue. Ylan émet des ondes électriques. La Génèse capture les ondes magnétiques extérieures, les OME, et les lui retransmet. Ainsi, il est capable de localiser le lieu et la nature de ce que l'on appelle « les opposants ».*

*- Opposants ?*

*- Oui, les opposants. Ceux sur qui le système n'a aucun effet.*

*- Et ?*

*- Et quoi ?*

*- Comment... Qu'est-ce qui se décide, alors ?*

*- Vous vous contentez de traduire. Le reste ne vous concerne pas. Pour retransmettre les informations de façon optimale, Ylan a besoin de ce que l'on nomme le « Neo-Géniteur ». Un père de substitution. Quelqu'un qui soit assez observateur pour reconnaître les crises dissimulées. Vous savez, ce dont vous parliez dans le chapitre trois, alinéa 12 de votre thèse... Ces fameuses crises dont on ne soupçonne ni l'apparition, puisqu'elle semble si anecdotique, ni les effets, puisqu'ils sont quasiment inconscients... Vous, vous savez cela. Vous traduirez donc ces crises, en étant capable de pousser Ylan à l'extériorisation de l'effet. Il doit écrire.»*

## Chapitre 2

Du haut du balcon, on est happé par une moiteur pénétrante. L'énergie dégagée par la petite centaine d'individus gravitant ça et là comme des électrons furieux témoigne d'une activité assidue et intense. Habillés d'un uniforme blanc, ils s'assoient, se relèvent, écrivent, enregistrent, répertorient, trient, intègrent, choisissent, décident. Sans un mot.

*« Vous n'avez en aucun cas le droit de leur parler. Chacun sa place. Chacun sa fonction. La vôtre n'ayant aucun lien avec la leur, vous ne devez pas en tisser un parce que votre bon vouloir en aura décidé ainsi. »*

Message passé.

Des hommes, des femmes, une colonie qui s'agite et persévère, organisée, éparpillée, cohérente.

*« Ils ne parlent pas entre eux non plus. Ici, chacun est porteur d'un élément que l'autre n'a pas, et son voisin doit impérativement continuer dans l'ignorance. Un secret... Plus pauvre d'un détail, plus riche d'un autre. Quiconque ayant la maladresse de divulguer son élément est automatiquement licencié... »*

Il appelle cette salle la fourmilière. Cette pièce où seuls les bruits de pas témoignent d'une activité humaine s'étire en un cylindre gris et froid, surlignée par une horde formelle de néons aveuglants.

« C'est à vous.

- Je ne saisis pas tout. Quelle est leur fonction, au juste ?
- C'est à vous, Maddin.
- Je vous dis que je ne saisis pas tout...
- Croyez-vous qu'en savoir plus vous aidera dans votre tâche ?
- ...
- Alors avancez. »

Je m'exécute. Il me précède, ses pas m'invitant à le suivre promptement. Je jette un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule à la communauté silencieuse et active de la fourmilière.

Ils se sont tous arrêtés.

Ils m'observent, bouche bée.

L'une d'entre eux me fait un petit geste de la main, en un signe pudique de bienvenue. Il ne l'a pas vue...

\*\*\*\*\*

« La seule chose sur laquelle l'homme ne peut mentir, c'est la constitution de son sang... »

La porte qui mène à la chambre du SCG ne peut pas être poussée par n'importe qui. Il m'a fallu passer la paume de la main sur une plaque de verre libérant des ondes infrarouges. Ces infrarouges réfléchissent les hématies, et la densité contenue dans un millimètre cube de mon sang constitue le sésame adéquat pour passer cette porte.

Je réponds donc pour le système au joli nom de 4,78 millions d'hématies par mm<sup>3</sup> de sang. Un peu long à porter, mais efficace pour avoir accès à mon lieu de travail.

Traverser la Colonne ne m'a paru finalement pas si spectaculaire. Je m'attendais à une sorte de sensation nouvelle et pénétrante, mais seul un changement radical de température a eu raison de ma déception. Autre détail, le dynamigène étouffe aussi les propagations sonores. Ainsi, mes pas m'ont paru inexistantes, leur écho suspendu.

Il a fermé la porte derrière moi. M'a juste gratifié d'un « bon courage » de formalité.

J'ai signé.

Mais malgré mon intérêt démesuré par toute cette organisation, malgré cette bouffée *adrénalique*, il y a là, à l'intérieur, un vide sournois. Parce que, peut-être que... Parce qu'*il* est là. Assis à une table d'écolier, ces tables anciennes dont le couvercle se rabattait, dissimulant de merveilleux trésors fleurant l'encre et la craie. Au beau milieu de toute cette propreté moderne, sol gris, murs impersonnels, notre quotidien depuis des décennies finalement, *il* règne comme une danseuse vivante dans une boîte à musique muette. Cette main qu'il maltraite de son autre main, la grattant comme si elle le démangeait affreusement, ce regard d'outre-monde qui fixe suspicieusement le bord de la table, ces lèvres sèches qui articulent une succession incohérente de mots à peine audibles... Il n'a plus l'âge qui le régit. Les bras d'un homme qui vient d'être, des épaules larges, un visage qui n'a plus rien d'innocent. Et pourtant...

*« Tout à l'heure, ils n'ont pas réagi, car j'étais avec vous. Lui ne vous regardera sûrement pas quand vous entrerez. Il attendra que vous parliez un moment. S'il vous croit bon, il fera attention à vous. Je ne serai plus là pour vous tenir la main, Maddin. Vous êtes désormais votre propre maître. N'essayez pas de me demander quoique ce soit... Si je me suis tourné vers vous, c'est que je n'étais pas en mesure de pouvoir incarner votre rôle. Vous vous y ferez... Il suffit juste de savoir l'amadouer. Ylan est un enfant qui n'a de l'être humain que l'enveloppe et la capacité à manipuler le langage. Dedans, il n'est rien d'autre qu'un animal. »*

Il l'avait dit. Et il n'avait pas menti.

*« L'animal a parfois quelque chose de profondément stupide, vous ne trouvez pas ? »*

Je n'avais pas répondu.

*« La Génèse vous sentira comme l'inconnu qui s'est insinué. Elle mettra un certain temps avant d'accepter votre présence. Vous la trouverez agitée... Sa peau se déshydrate immédiatement, elle sèche, se parchemine. C'est sa manière à elle de réagir à des éléments extérieurs perturbant son évolution et son travail. Ne lui dites rien. Ne lui parlez pas. Comme elle est reliée directement à Ylan, elle finira par s'apaiser, quand les ondes électriques de celui-ci deviendront plus régulières. Oh ! Faites moi penser à vous donner les résultats de l'électroneurogramme d'Ylan fait il y a deux jours. »*

\*\*\*\*\*

[ JOUR 8 ]

Après avoir été trimballé de chambre en chambre, je loge désormais dans l'Aile Nord du laboratoire, juste en face du bureau du directeur.

J'ai remarqué à quel point il aime qu'on ne le somme pas de « Monsieur Hailey »... « Directeur » lui convient mieux. Il y a quelque chose de militaire dans cette façon de s'adresser à lui. Peu importe, finalement. Je serai amené à le voir assez peu, et je ne compte pas en faire mon mentor. Son idée fleure le génie ; lui pue la prétention.

On me nourrit à heures fixes comme un prisonnier de guerre. Fait somme toute agaçant, mais qui a sa part de comique. Mon « tâlier » ne m'adresse pas la parole, et sa mine tout droit

sortie d'une manipulation graphique de Steiner-Lende<sup>2</sup> me pousse à lutter contre la consternation pour mieux écraser un fou rire dès qu'il referme la porte...

Retour à la salle du SCG.

Je ne saurais dire si j'arrive à aimer cette pièce. Pour apprécier un endroit, quel qu'il soit, il faut pouvoir y retrouver un peu de son essence. Je ne me reconnais pas dans l'atmosphère froide et hospitalière, voire industrielle, qui sévit ici. Le système établi dépasse l'entendement. Un être humain presque mécanique face un être mécanique encore humain. J'ai encore beaucoup de mal à me familiariser avec les états cutanés de la Genèse.

---

<sup>2</sup> Artiste photographe et manipulateur graphique du siècle dernier dont les œuvres principalement exposées en Pied Sud du globe témoignent d'une aseptisation sociale. Représentant des personnages toujours vêtus de pourpre, il leur prête un visage dénué de toute expression, changeant uniquement la couleur de leurs yeux et la nature de l'objet qu'ils tiennent dans leur main gauche.

J'ai remarqué à quel point son intérieur d'acier n'a rien à voir avec ce qui se passe là.

Elle est douée de raison. Vraiment.

J'ai dû à plusieurs reprises tenter d'approcher Ylan, me pencher sur son épaule, essayer vainement de décoder les traits qu'il dessine comme d'autres planteraient un couteau dans la panse offerte d'une bête qui lutte. Et elle, parfaitement en face de lui, frémissait, s'asséchait, ses vaisseaux témoignaient d'un échange sanguin, d'une vie sous cette peau cireuse, au-dessus de ce globe robotisé qui s'affaisse sur le sol, tel le sein lourd et noble d'une mère qui allaite.

Cela fait trois jours que je n'ai pas vu le directeur. Il faut dire aussi que je n'en ai pas réellement eu besoin. Le système est en place depuis un peu plus d'une semaine, maintenant.

*« Je passerai vous voir au moment où j'estimerai que vous êtes prêt, et qu'ils le sont aussi. »*

Il doit m'épier. Par je ne sais quel biais. Il m'a demandé de lui rendre compte de l'avancée des événements. Bien évidemment, je ne lui confierai aucunement mes notes. Je lui montrerai les différents dessins d'Ylan, en lui donnant mon avis sur la question. Je ne tiens pas vraiment à ce qu'il dissèque mon travail... Même s'il a la mainmise dessus.

**Notes.**

**G. Maddin –**

**Semaine 1/2 –**

**Observations  
comportementales.**

**générales.**

**Modifications**

**NB : Les dessins sont numérotés par jour et accompagnés d'une lettre majuscule. Ex : J2- B = 2<sup>ème</sup> dessin du jour 2. C=3 etc.**

**Pièces jointes aux notes : dessins jugés significatifs**

date	obs
J-2 14L17	-Ylan ne répond pas à son nom Ne me regarde pas ET trace des traits quand je parle.  A conscience de ce que je dis et y prête réellement attention (si voix basse, arrête de tracer. Voix haute = trace des traits longs et nerveux.)
16L00	RAS
18L41	Je viens de dire que je rentre chez moi La Genèse a "stoppe" son vieillissement compulsif.
J-3	Ras - j'espère que ça ne va pas tourner au néant total!..
J-4	-Ylan a levé la tête quand je suis entré La Gen. semble s'apaiser peu à peu.  # Premier "échange". Précédent comme suit:  G = vaisseaux sanguins dilatés/orbites palpitant sous les paupières + activité cellulaire cutanée anormale -> réaction immédiate d'Ylan. Trace des traits sur des zones précises de la feuille. Traits -> cercles -> lettres. Ecriture illisible ( à voir )

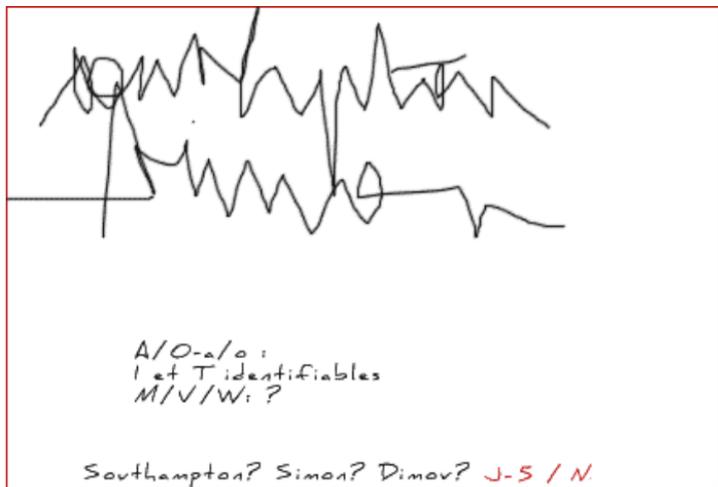
## Annexe 1



> Traits nerveux, rapides, légers, compulsifs. [ automatisme **cercle carré croix** à définir ]



> Traits lents et mécaniques. ( matériel différent ) [ tentatives de courbes en haut à gauche + écriture. ]



> Fragment du dessin 32. Ecriture plus libre, détachée du dessin.

Cls : 1) Environ 70 pages de traits compulsifs – concentre les traits sur centre-gauche, revient à : carré/croix/cercle/triangle.-. (cf annexe 1, ref : J-2/ A).

2) Analyse écriture révèle : a/o/e similaires? n/m/v/t similaires ?

3) Comparer les résultats de l'électroneurogramme avec les différents dessins.

4) Si écriture, traits plus mécaniques et ciblés. (voir électroneurogramme ?)

## Annexe 2

date	obs
J-5	<p>Phase observatoire:</p> <p>4 échanges aujourd'hui: Même rituel/manifestations physiques</p> <p>Ylan s'adresse à la G. par le "nous" (voir acquisition conscience de soi)</p> <p>Décodage écriture plus aisé MAIS lettres qui se ressemblent. (voir annexe 1)</p> <p>Toujours impossible d'avoir un semblant de dialogue avec lui. Néanmoins a encore levé la tête lors de mon arrivée.</p> <p>Oublie de demander à "D": -les résultats de l'électroneurogramme (D'ad viennent ces manifestations physiques non vérifiées lors d'une e d'E?) - à voir -</p>
J-6	<p>D injoignable.</p> <p>Ras.</p>
J-7	<p>Système "Juiltaire" -&gt; La G se fait rien sans la présence d'Ylan et vice-versa Echange énergétique + à F incroyable. Fonctionne comme générateur/récepteur</p>

[ JOUR 9 ]

« Tas de riz, tas de rats », annonce-t-il

« Tas de riz, tas de rats. »

Assis à même le sol, j'évite volontairement son regard. Il fixe la Genèse en face de lui, mais surveille mes yeux qui se veulent neutres. Un changement de lumière, une brillance supplémentaire. Il s'attend à ce que je l'interroge, ou lui fasse front. Si j'ai le malheur de répondre à ses craintes, il ne m'accordera jamais une once de confiance. Il continue. Tente par un regard d'apaiser la Genèse dont la peau déjà brunie sèche davantage.

« Tas de riz tentant, tas de rats tentés.

Tas de riz tentant tenta tas de rats tentés.

Tas de rats tentés tâta tas de riz tentant. »

- Tu connais mon virelangue ?

Enfin !

- Tas de riz... Tas de rats... Et cætera...
- Tu connais vraiment vraiment ?
- Oui, et j'en connais d'autres. Tu veux que je t'en apprenne ?
- Oh non ! Après, je ne me souviendrai plus du mien.
- Tiens donc...
- Oui, quand j'apprends des choses, si... si je... si j'apprends d'autres choses, j'oublie ce que je savais avant. C'est normal. *Les choses, ça se remplace.*
- Qui t'a dit ça ?
- Moi.
- Essaie, tu verras que tu te souviendras encore du « tas de riz ».
- Oh non ! Je ne veux pas essayer... Parce que si toi tu as raison, d'accord, tu as raison, mais... mais si... moi... jejajajaaa... »

Elle frémit, là en face.

Quelque chose me pousse à croire que je vais enfin comprendre.

Il arrive que la peau et l'esprit se fassent vierges comme des terres prêtes à recevoir l'orage ; j'attends les premiers grincements de ciel, le conflit entre la lourdeur de l'air et l'humidité, et la sensation incroyable que quelque chose va changer...

### Chapitre 3

Cela fait désormais 87 jours que l'opération SCG est en place, et si une liste de questions innombrables a trouvé des réponses tout naturellement, d'autres interrogations germent depuis peu.

Les dix premiers jours ont permis à Hailey de me tester, d'une part, et d'autre part, de comprendre enfin le *système dualitaire* qui présentait ses zones d'ombre. Il savait bien des choses que j'ai découvertes au fur et à mesure, mais il m'a laissé faire. Ironie du sort, je suis le troisième cobaye des bases de l'expérience. Difficile d'avaler une telle vérité sans avoir envie de tout arrêter... Mais si je persiste dans cette sorte d'esclavage scientifique, je le fais uniquement pour l'Homme et l'amour profond que je porte à mon espèce. Il me faut fermer les yeux sur la forme, pour me consacrer au fond. Il y aurait tant de choses à dire... J'ai peu écrit ces dernières semaines. Pour quelle raison ? La lassitude, peut-être. La fatigue, sûrement.

Ylan me vous une confiance totale, et ses productions – c’est ainsi qu’Hailey nomme ses dessins – deviennent de plus en plus claires. Nous avons décrypté sa prétendue manie des quatre symboles. Cercle, carré, croix, triangle correspondent respectivement aux Pied-Sud, Cœur-Nord, Ventricule-Est et Ventricule-Ouest du globe. Ce que nous avons pris au départ pour des manifestations compulsives n’étaient que des indicateurs géographiques. Il nous a fallu quelques semaines pour décoder cela. Ylan parle très peu, à mon grand désarroi. Sa perte massive de vocabulaire ne lui permet pas de s’exprimer correctement. Etant souvent victime de « crises fantômes », – crise pratiquement invisible et dépourvue de symptômes physiques – il a du mal à tenir un discours cohérent, et sa frustration quant à ce point le condamne au silence quasi permanent. Son rapport au langage s’aggravant de semaines en semaines, Ylan est soumis à des injections quotidiennes, afin de maîtriser l’impact irréversible des crises qui deviennent évidemment de plus en plus difficiles à décoder. Je suis enfin familiarisé avec l’écriture de mon protégé. Hailey a

dernièrement salué mon travail... Je ne peux pas en faire autant en ce qui concerne le sien.

Quel rôle réel a-t-il ? Lorsque je m'enhardis à lui poser la question, sa réponse tourne toujours autour d'un pot dans lequel il se complait à noyer la vérité. Je le soupçonne de tout et de rien. Je sais qu'il agit pour notre paix à tous, bien que nous, les acteurs du SCG, ne répondions pas au même mode de vie que la population extérieure. Nous vivons ici selon les principes naturels de vie. Nous dormons, nous vivons, nous remplissons notre existence en nous nourrissant de l'autre. Je suis tarauté par ... tant de... simples questions.

« Que se passe-t-il au-dehors ? »

– Que voulez-vous qu'il se passe ? Nous rendons à l'homme ce qui lui appartient : le droit d'aimer la vie, et la liberté de ne pas penser à la mort et au temps qui passe.

« Comment y parvenez-vous ? »

– Nous contrôlons les éléments qui rappellent à l’homme la notion de fin.

« Comment les contrôlez-vous ? »

– Voyez ce que vous faites au quotidien. Nous ne faisons rien de plus. Nous assistons, décelons, agissons. Ce que vous faites, Maddin, n’a rien de différent. Contentez-vous de vous battre à nos côtés, et laissez vos états d’âme au placard.

Le flou. Toujours le flou. Et cette façon sournoise de me faire culpabiliser. Non... Je fais ça pour l’homme. Et pourtant... Dehors ne ressemble plus à ce que j’ai quitté en venant ici. Je le sais. Impossible de ne pas penser à la mort quand on se retrouve face à la maladie, à la vieillesse, à la naissance... Le cycle de la vie est ce qu’il est, il porte en lui l’essence même de la fin. L’homme ne peut pas échapper à cela. Si j’en crois Hailey, l’homme au-dehors est en train d’apprendre à aimer chaque instant, en oubliant qu’un jour, il peut ne plus être. Ces histoires de lumière perpétuelle... Pas de dimension nocturne.

L'homme au-dehors vit en pleine lumière. Comment dort-il ? Ou plutôt, ne dort-il pas ? Comment mange-t-il, vit-il, sourit-il, pourquoi, vers quoi se tourne-t-il ? A-t-il des buts ? La notion de mort crée le but. Si on enlève à l'homme l'idée qu'il disparaîtra, comment va-t-il faire pour avoir envie de laisser une trace, et de survivre au-delà de sa propre disparition ?

Il y a un élément que je ne connais pas, et qui fait toute la différence. Je ne sais pas ce qu'il y a dehors.

Je suis moi aussi un cobaye ici. Libre à moi de le rester. Libre à moi également de savoir si Hailey tente de livrer l'humanité à l'ataraxie, ou s'il cherche un sens à sa propre vie.

Finalement, lequel des deux est le plus dangereux ?

\*\*\*\*\*

« Je vous ai tous réunis aujourd'hui pour faire le point sur l'avancée du projet. »

Combien sommes-nous ? 400 ? 500 ? Assis sur des chaises alignées comme des bancs d'université, nos visages impassibles tournés vers le maître de cérémonie, nous attendons. Il nous avait prévenus. Tous les 90 jours, une réunion serait faite. C'est la première fois que je côtoie les fourmis d'aussi près. Je reconnais celle qui m'avait salué alors. Là aussi, le droit à la parole nous est enlevé. Ne jamais, jamais communiquer entre nous.

Ils sont tous là, les jambes parfaitement serrées l'une contre l'autre, comme des élèves bien sages. Les deux rangées devant moi sont occupées par des hommes uniquement, tous vêtus d'une combinaison bleue portée très près du corps, une arme à leurs pieds. Je ne les ai jamais vus avant. Je fais figure d'extra-terrestre parmi cette unité, mais apparemment, personne ne se soucie de ma présence. Quelque part, tant mieux.

Hailey est d'un calme incroyable. Il soutient ses phrases d'un signe de tête lent. Il sourit. Sa soixantaine lui confère une aura paternelle, et ses mains courtes que j'avais trouvées nerveuses

et hésitantes le jour de mon embauche ponctuent sereinement chaque fin de phrase. Dans son complet anthracite, il incarne la véritable image d'un tout-puissant.

« Les résultats, comme vous le savez tous, dépendent de votre acharnement, de votre dévotion, et de votre sérieux. Nous avons combattu, éradiqué, annihilé 12 maladies mortelles durant la dernière décennie. Certains d'entre vous étaient là et s'en souviennent. Aujourd'hui, un autre challenge s'offre à nous. Aller plus loin que les limites d'une science pauvre et obsolète, repousser les handicaps d'une médecine poussive. Ces 90 jours passés à travailler ensemble nous prouvent, ME prouvent, que j'ai eu raison de croire en vous, et que vous avez eu raison de croire en moi.

L'homme est un être cyclique. Tout au long de sa vie, il traverse des épreuves, se relève, mais reste à jamais marqué. Notre devoir est de lui apprendre à vivre, sans avoir peur de mourir et d'évoluer. C'est la peur de demain qui pousse l'homme à se gangrener prématurément. Nous l'avons assez dit, nous avons... suffisamment étudié la question.

Où en est-il aujourd'hui ? Où en est... l'homme... aujourd'hui ?  
Les résultats dépendent de votre travail. Et votre travail paie.  
Chaque jour, il paie. Chaque jour, grâce à vous, grâce à cette  
dévotion que j'ai vue en vous, et que je vous ai demandé de  
cultiver davantage, l'avancée du projet est fulgurante de  
réussite, les opposants s'amoindrissent. Voyez le graphique à  
votre gauche... »

Le froissement des vêtements. Tous les « invités » tournent la  
tête... et je fais de même.

« En 27 jours exactement, les troubles du comportement  
alimentaire ont baissé de 17%. Ce qui est énorme. 3200  
hôpitaux psychiatriques comptent une stabilisation incroyable  
de certains troubles résistants à la médication. Je ne vous  
ennuierai pas de chiffres, un compte-rendu vous sera distribué  
à la fin de cette réunion. Il est important pour le bien de tous, y  
compris le nôtre, de continuer à y croire. »

Croire à quoi ?

Blabla, blabla, blabla, retournez à vos fonctions, merci, bonsoir.

\*\*\*\*\*

[ Jour 91 ]

Il entre dans la salle du SCG sans que je prête attention au signal sonore de la porte codée, me sommant d'un bonjour rapide, poli, et visiblement forcé. Il est venu faire son injection habituelle.

« Qu'est-ce qu'on a aujourd'hui ? demande-t-il en désinfectant le bras d'Ylan

- Et bien... 14 productions, dont 5 insistantes.
- Hum. Un noyau d'opposants importants. Ca faisait longtemps, tiens. Où donc ?
- Ventricule-Est, nous avons 74 patronymes.

- Bien. Donnez-les moi, je transmets, je vous rendrai les productions après... hé, mais calme-toi, ça ne te fera pas... plus mal qu'hier, mon garçon. Voilà. Tu vois!
- Directeur ?
- Hum ?
- J'ai une question.
- Allez-y, posez.
- D'où vient-elle ?
- De quoi parlez-vous ?
- De qui, plutôt. La Genèse. Elle est là. Elle n'appartient à rien de connu. Elle est à moitié humaine. Elle a vécu quelque part, elle a bien une histoire !
- ...
- Nous en avons tous une.
- Maddin, il y a trois catégories de gens, dans la vie. Il y a ceux comme vous et moi, que rien n'a ébranlé. Il y a les morts. Et il y a ceux comme *elle*. Pas assez morts pour l'être. Pas assez vivants pour l'être. Mais assez forts pour apprendre à survivre. Cela vous va ? Maintenant, je tenais à vous dire une chose. Je

sais que vous ne m'aimez pas. Vous me harcelez de questions au quotidien, et j'en ai plus qu'assez de voir un élément qui doute. Faites confiance à la vie, croyez en ce que vous faites. Arrêtez de vous noyer dans l'inutilité. Non, je ne vous épie pas. Non, je ne vous espionne pas. Je sais ce que vous pensez. Il n'y a qu'à regarder la façon dont vous cachez vos écrits, comme si vous étiez persuadé que j'allais vous les voler et en faire mon fond de commerce ! Je vous fais confiance, j'ai foi en vos efforts et je sais que vous faites un travail admirable. Alors, s'il vous plaît, stoppez vos suspicions, arrêtez de vous fatiguer ainsi. Le laboratoire tout entier est une famille. Si j'en suis le père, je ne suis rien sans ceux qui le constituent. Je vous ai dit que je vous aimais bien, Maddin, souvenez-vous. Ne croyez-vous pas que la mission dont nous sommes tous les deux responsables ne vaille pas la peine qu'on l'enlise dans un conflit qui n'a pas lieu d'être ? Maintenant, je dois y aller. J'ai du travail, moi aussi. »

Il s'éloigne sans me regarder, la porte se referme. Il a peut-être raison, au fond.

Tandis que je fixe le mur en soupirant, j'entends un crayon qui s'agite. Des traits, encore des traits. Je vis tous les jours avec ce bruit caractéristique.

Ce que je ne sais pas encore, parce que je ne fais pas l'effort de regarder, c'est qu'Ylan n'est pas en train de livrer un nom, ni une zone du globe infectée par une opposition. Il s'arrête. Pose son crayon. Approche sans bruit sa main de la mienne. Et attrape tout doucement mon poignet. Un clignement de ses paupières m'invite à lire.

**« Il écoute et il ment »**

Je fronce les sourcils sans rien dire.

« Chuuuuuut. Demain. *On* va venir te voir. » *On* ? Ylan tente de m'apaiser d'un hochement de tête et retourne à son mutisme. Le travail peut recommencer. *Normalement*.

\*\*\*\*\*

Les trois petits coups brefs frappés à la porte annonçant mon repas de midi et la visite éclair de mon « tôleux » viennent de se faire entendre.

« Entrez. »

Il a l'habitude, mais perpétue le rituel de politesse. Je n'en peux plus de la loi du silence qui règne ici. Il me faut le forcer à parler. Après tout, il se trahira peut-être. Quelque chose doit violer l'hymen surfait sur lequel nous gisons tous.

Il entre, me trouve assis à mon bureau à côté du lit. Jusqu'ici, il posait le plateau sur une petite table dans un coin de la chambre, à gauche de la porte des sanitaires, me faisait un signe de tête dès que je le remerciais et s'éclipsait comme il était venu. En silence. Là, étrangement, il ne bouge pas. Comme s'il voulait capter mon attention. Je lève la tête pour lui faire face.

« Qu'est-ce qu'on mange aujourd'hui ? »

Entrée en matière maladroite et hasardeuse, mais il faut bien commencer par quelque chose. Il fait non de la tête.

« Quoi, vous ne savez pas ce que vous me servez ? »

Il pose un doigt sur sa bouche. Je quitte mon bureau et m'approche de lui, tandis qu'il me lance des regards consternés. Se rapprocher jusqu'à lui parler à l'oreille. L'attraper par la nuque. Le plateau vacille, mais il le tient fermement.

« Vous non plus, vous n'avez pas le droit ?

– Personne ne doit vous parler, ici, chuchote-t-il.

– Ca, je le sais. La question est...pourquoi ?

– N'insistez pas. Dans votre pain. »

Il se dégage de ma main crispée, refait non de la tête.

Va poser le plateau.

Comme si rien ne s'était passé...

« Votre pain », articule-t-il du bout des lèvres.

En silence.

\*\*\*\*\*

Il est 23h12.

J'ai huit minutes. Huit minutes pour descendre.

Il ne m'arrivera rien, on me l'a promis.

Respirer cette odeur insoupçonnable, entre la poussière et le cuivre.

M'éloigner de mon « là-haut », mon cocon neutre et impersonnel où il faudrait que je me sente bien.

A ma place.

Continuer. M'entendre marcher.

Juste longer le premier couloir.

Escalier 4.

Je compte les « cloc », histoire de me débarrasser de cette trouille moite.

Il n'y aura personne derrière moi, on me l'a promis.

Parce que ce n'est plus l'heure. Ils dorment tous, et Lui, Le Grand Maître les a suivi.

Second couloir. Plus que deux.

Un grésillement à la fois agaçant et rassurant souligne mes pas.

Escalier 8.

Rejoindre le dernier étage. Vite. Suivre le grésillement

« *Faites-moi confiance.* »

Promettez-moi que vous ne m'avez pas menti.

« Asseyez-vous. »

Déchetterie. Un tas d'ordures accumulées ça et là... Le grésillement du couloir a laissé place à un silence insupportable. N'importe quel bruit nous revient. Un claquement de langue, un tissu qui se froisse, une respiration qui s'attarde. J'obéis. L'odeur âcre des déchets s'agrippe à ma

peau comme un chien mordrait jusqu'à l'os, mais je la refoule, la renie, et m'y trouve finalement plus à ma place qu'ailleurs. Je ne veux plus d'aseptisation. Je refuse la neutralité ambiguë du propre, du rangé, de l'organisé. Il y a quelque chose de primaire et d'humain dans cet amas de décompositions. Cette vague nauséuse m'appelle étrangement à la paix. Steiner-Lende vient de défaillir pour la seconde fois. Mon « tôle » digne de ses créations a rompu l'aura figée dont il était nimbé jusqu'alors, et là, il parle. Il hausse le sourcil. Ses doigts ne mentent pas. Ils bougent. Il respire. Comme toutes les bactéries ici, comme tous les effluves témoins d'une activité, il vit. Il est organique. Et lorsqu'il parle, il me ressemble.

– J'avais peur que vous ne veniez pas.

J'avais peur de ne pas avoir le cran de venir.

– Vous aussi ? Finalement, c'était facile.

– Je vous avais prévenu.

– Oh, je sais bien, mais je craignais... Enfin, peu importe.

– Nous ne pouvons pas nous éterniser, Axel... Je peux vous appeler Axel ?

Il se contentera de mon rire pour toute permission.

– Et vous, à part ma mère nourricière, vous êtes... ?

– Je m'appelle Hermann Friedkin. Enfin... Mon père veut qu'on me nomme ainsi. Il estime qu'il n'y a qu'un seul Hailey sur cette Terre. Il ne permet pas d'être le second, quand bien même je sois né avec ça.

– Friedkin ! « Un excellent élément »... Vous êtes le fils de...

– Oui, et le seul.

Souvent, lorsque quelque chose nous est révélé, nous avons une impression de fuite mentale, de dissociation s'apparentant à une perte de connaissance. Veines qui se tarissent, bras qui s'évanouissent, gorge nouée, glissement vers le malaise vagal. Puis la réalité nous cueille de nouveau. Et nous devons ployer sous son poids. S'habituer à découvrir et faire de la révélation un nouveau repère de vie.

– Mais...

– J'ai 12 ans. Je me découvre une passion pour la mécanique ancienne. Je reconstitue des miniatures de voitures, d'avions, d'ordinateurs, d'engins divers, puis je passe à du moderne,

automate optique, aéro-spatial, Bio-H, etc. Mon père, complètement régi par une série de troubles obsessionnels compulsifs, me force à ne réfléchir que par la maladie, la salubrité, la bactérie, le virus, la contamination. Le sale. Le malsain. L'idéal. Tandis qu'il se réfugie dans cette névrose qui finalement, gère son quotidien à sa place, je décide – enfin, c'est un bien grand mot... – d'entamer des études de chirurgie reconstructrice. Fait assez étonnant – comme quoi, la névrose peut avoir des facettes improbables –, il ne me voit pas médecin. Il ne veut pas que je soigne, mais que je re-normalise. Il... Comment vous expliquer sans tomber dans un poncif... ? Mon père a son idéal de l'homme. On en a tous un, quelque part... Cependant, lui souffre de ce qu'on appelle en psychiatrie hartienne la Phobie Absolue. Le schéma est assez complexe. Le névrosé se projette un idéal de vie et un modèle humain. Jusqu'ici, rien de très incompréhensible... Mais, tout ce qui ne rentre pas dans le processus idéaliste est une forme de maladie. L'obsession de la mort découle directement de tout ça, en vérité. Hart expliquait que la profonde angoisse liée à la

notion de mort et de fin conduit finalement le névrosé à se créer une figure d'immortalité complètement stéréotypée, et à l'incarner totalement. Et tout ce qui est « autre » est considéré comme déviant. L'homme noir est malade, il est synonyme de mort. Le trisomique l'est également, peu importe le degré d'handicap. Voilà comment fonctionne mon propre père. Le plus difficile à admettre est que son discours est particulièrement bien pensé... bien tourné... convaincant. Il ment. Il se ment... aussi et... En fait... comment dire... Ce que nous considérons comme une névrose absolue, lui le vit ni plus ni moins que comme une mission surnaturelle. Il purge son obsession de la mort en essayant de détourner son prochain de la simple idée de fin. Il projette l'obsession dans l' « autre ». L'autre a peur de mourir, donc l'autre souffre. Quelque part, nous savons que la théorie de base tient la route. La plupart des troubles mentaux ont un rapport direct avec cela, mais l' « autre » a obligatoirement quelque chose à apaiser. Il transfère son obsession.

– En clair... excusez-moi, mais je n’y connais pas grand-chose en psychiatrie hartienne... Oui, en clair, plutôt que de se soigner lui, il se voit dans chaque individu.

– Parfaitement. C’est aussi l’un des symptômes de la phobie absolue. Elle répond à un schéma complexe, comme je vous le disais, mais cette même complexité est basée sur un paradoxe. C’est ce paradoxe qui devient le moteur même d’actes comme... pourrait... comme l’est, n’ayons pas peur de l’admettre, toute cette organisation autour du SCG. C’est le processus simple du : « J’imagine et me permets d’incarner l’idéal, *donc*, l’autre est différent car il n’y correspond pas, *donc*, l’autre est malade, mais comme je reporte ma structure sur l’autre, l’autre est moi. »

– Ce qui n’a pas de sens.

– Aucun. La théorie d’Hart démontrait également que le phobique absolu soigne tous ces moi qu’il projette dans l’autre comme s’il répondait à une véritable mégalomanie, qui elle, est une psychose. C’est aussi là que le bât blesse... Mais,

concrètement, mon père se soigne à travers l'autre, sans avoir un seul instant conscience de son mal.

– Mais vous me dites qu'il ment... Donc, il a conscience de tout ça quelque part...

– La seule chose dont il ait conscience, c'est que sa vision ne correspond pas à la vision universelle. Encore une fois, il considère cette différence comme une vérité toute-puissante. Il ment donc pour convertir l'autre à cette vérité, tout en l'empêchant de se sentir inférieur. Enfin, on ne va pas ... L'essentiel est dit.

– Je ne crois pas que l'essentiel soit dit, justement. La suite ?

– Effectivement, je me suis dispersé... J'ai 38 ans. Mon père me parle d'un projet grandiose à visée curative. Crises de mégalomanie par cycles de trois jours, avec une journée de dysphorie entre chaque cycle. Il s'enferme, ne mange pas, et il écrit. Il me parle d'une solution. Il lit, régurgite son savoir, remplit plus de 200 pages de formules, de schémas, d'idées, de tests. Dernière crise dysphorique. Il m'explique LA solution. Dévier l'homme de l'idée de mort pour annihiler sa souffrance,

et ainsi, éviter bien des débordements. Vous connaissez le processus. Il me parle d'une entité véritable, une machine humaine capable de capter des ondes et de les transmettre à un générateur électrique, lui aussi capable de capter et de transmettre. Une boucle composée de deux êtres strictement complémentaires. Une partie humaine, qui saurait interpréter les ondes qu'une machine ne peut absolument pas décoder et ressentir. L'autre partie mécanique et informatique, qui arriverait à contrôler le résultat, puisqu'elle ne peut pas s'attaquer à l'opération intermédiaire. Puis cette machine régulerait la gravité. Il lui fallait une personne disposée à utiliser une partie cérébrale que n'importe qui n'est pas en mesure d'exploiter. Je sais faire ça. Il me fait confiance. 28 mois de recherches. Nous nous faisons passer pour des psychiatres en quête d'un cas particulier afin d'illustrer un traité complètement fictif, à la thématique absconse. Il y a deux ans, nous sommes contactés par un centre au Cœur-Nord. L'homme qui nous reçoit nous parle d'une jeune femme d'à peine 20 ans, adepte malgré elle de la télékinésie et de la réception de

pensées. Souffrant depuis l'âge de 4 ans de troubles incontrôlables, elle demande spontanément l'internement, incapable de vivre normalement. Nous lui parlons, elle nous demande la mort. Nous lui offrons bien plus. Mon père a l'air... tellement convaincant et lucide que je le suis et le vénère.

- Et vous créez la Genèse.

- ... »

Quelle forme d'inconscience peut pousser une personne aussi posée à de tels agissements immoraux ? L'amour de son géniteur ? Ou la peur de celui-ci ? Parle-t-on d'un génie ou d'un véritable monstre ?

- Mais pourquoi...

- Je ne sais pas. Je ne vais pas tomber dans le pathétique en vous jurant que je regrette, que je ne savais pas ce que je faisais. Je pense tout simplement avoir cru en mon père, et avoir vu en ses convictions une sorte de purgatoire capable de le soigner. J'ai entretenu son délire, et je l'admets. Si je vous parle de tout cela aujourd'hui, ce n'est pas pour me donner bonne conscience.

- ...

- J'ai bien peur que ses intentions aillent au-delà de ce qu'il prétend.

- Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

- Des... choses... qu'il dit. Je l'observe. Je le connais. Je l'écoute.

- ...

- J'ai besoin de vous. Et je suis persuadé que vous avez besoin de moi également.

\*\*\*\*\*

Matin. Il est à peine 9h00.

Hailey vient de sortir.

Ylan attend le signal de la porte.

Il pose un doigt sur sa bouche, fait un signe de la tête en direction de La Genèse. Et il lui sourit. La peau de l'être en face se parchemine. Elle bout de tous ses pores, elle est *en activité*.

– Ne lui dis plus rien à lui. Fais *toujours* semblant. Elle peut tout t'expliquer, mais il faut aller vers elle maintenant, avant qu'il ne puisse écouter *lui*. Là, il va aller en bas, puis en bas, encore en bas, et après, il va revenir. Il fait ça tout le temps. Va vite. Elle veut te dire. Vite. »

J'ai l'impression qu'en une fraction de seconde, on m'a vidé de toute substance vitale. Je ne suis ni fou, ni seul. Je n'ai jamais posé ne serait-ce qu'un doigt sur la Genèse. Elle m'apparaît comme intouchable, presque déifiée. Les propos de Friedkin vont devenir limpides.

– Elle parle *dedans*. Elle sait où tu peux entendre.

La Genèse décroise ses bras que j'ai toujours vus sur sa poitrine, pose les mains sur ses propres épaules. Elle va parler, *dedans*.

« Ecoute. »

## Chapitre 4

« Ecoute »

Elle m'étreint. Et je m'imprègne de son odeur amniotique comme si je devais naître à nouveau. Sa voix interne enserme mon cerveau et je l'entends, dans mes mains, dans mon ventre, mes os. Elle s'infiltré, me transpire, m'avale et me recrache, s'insinue, s'étire. Je suis devenu une voûte où elle hurle les images, un couloir où elle court, mais rien ne résonne, comme si tout était étouffé dans la paume d'une main. Je ne suis plus emplí de moi, je ne suis pas creux pour autant... et je ne perçois qu'un timbre muet entre mes deux yeux.

*Rue Fairwall. Il fait beau. Regarde ce chien qui passe... Derrière lui, que vois-tu ?*

*Suis la route.*

*Autour...*

*Suis les barricades.*

*...Derrière ? Vois.*

*Les anciens.*

*Ils attendent.*

*Ils attendent la mort.*

*empêcher d'y penser ?  
Eux sont ce qui y fait penser.*

*- Une route*

*- Une barrière*

*- Barricades, barbelés.*

*- Qu'est-ce qu'il y a...*

*- Des gens. Qui sont-ils ?*

*- Qu'est-ce qu'ils font ?*

*- ...*

*- On ne devait pas les*

*- ...*

*Regarde la route encore. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Celui qui se tient la poitrine, adossé au mur de briques, il va parler bientôt. Maintenant, regarde... la route.*

*- Un Bio-H 16.<sup>3</sup>*

*Oui. Attends.*

*- ...*

*Là ! Regarde.*

*- Il s'arrête ?*

*Il va s'arrêter. Attends. Ne bouge pas tes yeux ! Tu ne pourras plus voir. Reste. Reste là. Ca y est, regarde.*

*- Ils descendent. Qui sont...*

*Qui sont ceux qui hurlent ?*

---

<sup>3</sup> Modèle de Bio-H destiné au transport de bétail et de matériaux lourds.

*Les hommes en bleus. Ceux qui occupaient les deux premières rangées que tu as vues hier ne représentent qu'une infime partie de l'effectif mondial. Il s'agit des chefs de secteur. Accompagnés d'une trentaine d'hommes, ce sont eux qui conduisent les opposants à la destination finale. Il y a 30 bases de suppression des anciens dans le monde. Plus de quarante « livraisons » par jour, et par base.*

– *Et qu'est-ce qu'ils deviennent ?*

*On les fusille. Puis on dissout les corps. L'ancien est porteur de mort. Il doit disparaître. Reviens derrière la barrière. L'homme contre le mur...*

« *J'ai une fille. J'ai une fille !* »

*Il va mourir. Maintenant ! ...Ils vont venir ramasser son corps pour le dissoudre. « J'ai une fille »... Il répétait cela tous les jours, depuis des semaines. Les anciens sont la première cible du SCG et du processus d'extermination. Si l'on supprime ce*

*chaînon vital du cycle de l'homme, on peut se targuer d'avoir détruit le repère le plus significatif. Après, viennent les enfants. Maintenant, regarde. Cœur-Nord. Southampton. Une maison. La cuisine. Regarde. Sa fille.*

*- Je ne vois pas bien.*

*Reste tranquille. Tu vas suffoquer si tu ne t'apaises pas.*

*- Elle est de dos.*

*Il est 3h du matin, et elle prépare le repas. Elle devrait dormir, mais elle ne sait plus.*

*- Elle chante !*

*Oui, car elle se sent bien. Elle a trois enfants qui sont déjà grands. Ils ne dorment pas. Ils ne savent plus. Elle était mariée à un homme très beau. Il est tombé d'une falaise et a succombé à ses blessures. Mais elle ne s'en souvient plus. Son père vient d'être emmené, il n'existe pas, pour elle.*

*- On se souvient toujours*

*des gens qu'on a aimés.*

*Elle prépare le repas. Il est nouveau depuis quelques temps. Il est fabriqué par les mêmes usines agro-alimentaires, mais les*

*compositions des plats ont changé. Et l'homme mange ce qu'on lui ordonne de manger.*

– ...Comment peut-on oublier ceux qu'on aime...

*Elle mange, car on lui a fait redécouvrir le plaisir d'exister. Manger n'est plus un besoin du corps, c'est un jeu pour l'esprit. Tout ce qu'elle avale lui fait oublier. Regarde. Regarde ses mains. Elles tremblent ; son corps réagit au manque des substances qu'elle avale sans le savoir. On lui a dit que les mains qui tremblent ont juste besoin de jouer. Alors elle mange. Car c'est un jeu. Ainsi, elle réabsorbe les molécules chimiques... Toi aussi, tu manges... et tu oublies... Mais pas tout. Ils ne mettent pas dans tes aliments tout ce qu'ils mettent dans les leurs... Et il ne faut pas qu'elle dorme, sinon, elle saura que les heures passent. Elle ne sait pas ce qu'est une heure. Elle ne se verra pas vieillir, car on l'habitue à voir son visage d'aujourd'hui. Demain sera aussi aujourd'hui. Tous les jours suivants le seront. Il n'y aura pas d'hier.*

– ...

*Il fait beau derrière les fenêtres. Il fait toujours très beau. Où que tu vives. Il ne pleut jamais. L'humidité est gérée elle aussi, en permanence. Elle évite la pluie. Elle évite les changements. Regarde. Cette femme est tellement heureuse... Mais elle est seule.*

*- Et ses enfants ?*

*Ils ne la connaissent plus. Et elle oublie qu'ils existent. Si elle sait qu'elle peut enfanter, alors elle saura qu'il y a des cycles. Il faut oublier les cycles. Sinon, elle saura qu'on peut mourir.*

*- Mais un jour, elle sera une ancienne à son tour, et elle devra mourir...non ?*

*Dans la vie d'avant, c'est ce qu'elle était censée devenir. C'est pourquoi, avant qu'elle ne le devienne, on l'emmènera dans un Bio-H 16 jusqu'à une base de suppression, et on l'éliminera, pour éviter que, malgré toutes les précautions prises, elle n'évoque la mort ou le temps qui passe. L'homme nouveau ne doit pas présenter de différences majeures. L'âge en est une. Le système est très bien pensé, malheureusement, il arrive que le corps soit hermétique aux soins qu'on lui prodigue, ou aux*

*substances qu'il absorbe. Un individu peut résister à son nouveau mode de vie. Et là, il devient un danger pour lui-même et pour les autres. Les hommes se rencontrent, s'attachent, ils ont des sentiments, ils partagent des activités... Ils ont une vraie vie...Une vie communautaire...*

*- Et si quelqu'un disparaît de cette communauté ?*

*Quelle importance ? L'homme se nourrit d'aujourd'hui. Il reconnaît celui qu'il a déjà vu plusieurs fois, comme il reconnaîtrait le goût du café, ou du pain. Supprime un élément. C'est comme s'il n'avait finalement jamais existé. Et « les inattendus », c'est-à-dire les morts accidentelles en présence d'autrui, sont désormais de l'histoire ancienne. Rien ne peut plus arriver par hasard. Tout est géré. Du cours d'eau aux bactéries. Nous gérons tout.*

*- Quand nous sommes liés... à un être... nous... savons... au plus profond de nous, nous ressentons le besoin reproductif de cette liaison.*

*Pas si chacun l'oublie, et qu'on te distrait par le jeu. Notre « femme » a de grands enfants qui en ont des tous petits. L'une d'entre eux s'appelle Gaïa. Regarde. Regarde bien ce qui se passera dans quelques années, quand elle aura atteint l'âge adulte. Regarde. Elle va enfin sortir...Tu vois la dame en blanc ? Elle a été formée par ceux que tu appelles « les fourmis ». Elle se sera occupée de Gaïa pendant 18 ans. Aujourd'hui, elle en a 2. Ecoute. Garde tes yeux devant, sinon tu n'entendras pas.*

« Bienvenue chez toi ! »

*Ils ont créé...*

– «Ils » ?

*Les missionnaires. Toi aussi, tu es un missionnaire... Tous les adhérents au projet sont appelés ainsi. Ils ont créé des quartiers entiers d'habitations qui seront peuplées par « les intermédiaires », ceux qui accèdent à l'âge adulte et qui viennent de quitter l'enfance. Chaque intermédiaire qui intègre son nouvel environnement n'a ni souvenir ni objectif. Il vit. Il*

*sait déjà beaucoup. Les écoles du laboratoire lui apprennent à être un individu qui se nourrit de l'instant. Un individu heureux qui ne se questionnera jamais sur son devenir, ni sur son origine, puisqu'on supprime cette dimension de son épanouissement.*

*- Ont-ils... la notion simple...*

*d'amour ?*

*Bien sûr ! Tout comme la nourriture, l'amour est le jeu. Les individus s'accouplent par jeu. Il n'y a plus de finalité reproductrice. Cette mission est assurée par des mères volontaires, cloîtrée dans des centres confidentiels. Elles assurent le renouvellement de l'espèce. Elles sont sélectionnées par le laboratoire, et elles répondent toutes à un critère particulier et commun... Elles acceptent leur mission, car elles se savent utiles à l'évolution humaine, et elles sont fières de servir le laboratoire. Je me dois de te faire vivre autre chose. Surtout ne pose plus aucune question. Contente-toi d'absorber.*

*A aucun moment, ce que tu vivras n'aura d'influence sur ce que tu es à l'instant même où je te tiens. Mais dans ce que tu vas vivre, tu es amené à mourir.*

## Chapitre 5

*Dans ce que tu vas vivre, tu es amené à mourir.*

Au moment où j'ouvre les yeux, j'ignore être devenu quelqu'un avec un passé, une histoire, des buts et des griefs qui ne m'appartiennent aucunement.

*J'incarne.*

Mais ça, je ne le sais pas. Je vis dans l'esprit d'un autre individu, comme si j'étais cet autre individu.

Je regarde avec ses yeux, je respire avec ses poumons, je me souviens de ce qui lui est arrivé hier. Je le vis. Je porte son nom.

Et

je

m'appelle

Carla.

Je m'appelle Carla et je suis prostrée.  
Adossée à une canalisation, je ne tente même plus de réprimer l'odeur putride qui flotte dans la galerie principale de l'égout. J'essaie de contenir ces quintes de toux qui vont finir par me trahir. En vain. Depuis combien de temps suis-je là ? Quatre, cinq minutes ?  
Je me suis même faite à la température et à l'humidité.  
Je sais qu'ils vont m'avoir.  
Je les entends, là-haut. Un va-et-vient incessant de pas qui claquent.

Je leur avais dit oui. Mais j'ai pris peur. « Alors vous êtes capable de tout entendre ? ». Oui, je suis capable de tout entendre. Vous ne pouvez pas savoir à quel point c'est épuisant, d'ailleurs. Pourtant, quand je suis en proie à l'angoisse, je perds cette fonction. J'ai même fini par contrôler

et générer des crises, afin de trouver un semblant de paix, et de ne plus entendre résonner les autres en moi.

Les pas commencent à s'éloigner. Fait étrange, je pensais que mes poursuivants auraient eu la présence d'esprit de soulever la plaque d'égout, afin de s'engouffrer dans ce cloaque immonde. Rien. Je n'ai pas saisi ce que le plus jeune a baragouiné avant qu'ils n'abandonnent leur chasse.

J'avais dit oui. Je voulais bien parler. Expliquer ce que je vivais dans une seule journée. Raconter à quel point cette faculté sensationnelle devient une véritable torture quotidienne.

Les cinq premières minutes suivant le réveil sont d'un repos inestimable. Engourdie, je reste

comme étreinte par un silence doux et rassurant. J'en profite pour me replonger dans cette odeur que seul le sommeil a, puis vient ce fidèle serrement de gorge. L'angoisse monte, tout doucement. Mes membres se raidissent. Cela dure peu de temps, finalement. Dès que je me lève, l'angoisse retombe. Malheureusement, c'est ce moment que mon cerveau choisit pour interpréter les fréquences aiguës de la façon la plus agressive qui soit. Un son peut me donner l'impression d'un coup de poing dans la nuque. Vous ne pouvez pas vous imaginez... Plus la douleur est vive, plus la garantie de percevoir les pensées de celui ou de celle que je croiserai est sûre.

Les médecins n'y peuvent rien. J'exploite tout simplement un pourcentage du cerveau que l'humain lambda ne peut utiliser. Et le seul moyen d'arriver à soulager tout cela, c'était de

rester enfermée là, dans cette salle étudiée spécialement pour mon cas par des spécialistes de l'hôpital psychiatrique. Piètre cadeau qui a fait ses preuves. Mais toutes ces injections, ces portes que j'ouvre comme je le souhaite, rien qu'en les regardant, les hurlements des autres pensionnaires...

Je suis épuisée de tout cela.

Et ils sont arrivés en Messie. J'ai cru en eux.

Discussion rassurante, espoir, soulagement, et puis...

« Le plus beau rôle de votre vie... Servir la science. Et vous, voyez ce que vous pouvez gagner là-dedans.

- Que dois-je faire en définitive ?

- Vous soumettre à des tests, des essais assez...

[Cartouche... sérum supplémentaire si elle résiste ?] Poussés... et concluants, nous l'espérons. »

Il a tourné la tête quand il s'est arrêté après « assez ». Mouvement de la lèvre inférieure. Réponse : haussement discret d'épaule, paupière qui cligne un peu trop vite. Il ment. J'ai *entendu* ce qu'il a pensé, mais je ne comprends pas tout, car son cerveau est pollué de questions qui s'entrecroisent, se cherchent, se refusent, repartent sur une autre idée... Et le plus vieux fait les gros yeux, insiste en les ouvrant plus grand.

- [Pas besoin, ça va bien se passer...] Vous voulez bien nous suivre, Carla ?

- Où ça ?

- Et bien... Le Docteur Bran a dit que ... Les tests... On ne peut pas les faire ici, vous comprenez ? [Et là, il faut trouver un moyen de la rassurer, sinon, on peut dire adieu à...]

- Adieu à quoi ?

- Pardon ? »

Il a compris immédiatement. Je ne me suis pas laissé une seconde de réponse. Je l'ai frappé au visage avec le premier objet que j'avais sous la main, *l'autre* n'a pas eu le temps de réagir vraiment. Pousser la porte. Courir dans le couloir de l'établissement, taper le code de la porte que j'ai entendu mille fois dans la tête du vigile « [12705b. Non. 12507b. Oui, c'est ça ! 12507b. 12507b.] ». Et fuir le plus loin possible.

J'ai réussi à disparaître du paysage en me réfugiant là... J'avais *vraiment* insisté : « Je veux revivre normalement, comme n'importe qui. » J'y croyais. Je n'en peux plus de ces conditionnements, de ces camisoles chimiques, de ces soi-disant remèdes miracles que j'absorbe comme d'autres boivent un simple verre d'eau. La science a évolué, paraît-il. On

guérit la dépression à l'onde de choc, on détecte les risques de malformations cardiaques d'un fœtus avant même que le cœur ne soit formé... Et on me fait croire qu'on va me sauver. Et eux, là-haut, quelles étaient leurs réelles intentions? Je veux vivre. Je veux comprendre ce que je suis. L'être humain se fixe des buts, s'y tient ou échoue, mais il avance. C'est ce que je me destinais à faire. Ce qu'il peut faire froid... Et cette goutte d'eau qui tombe. Ce clapotis...

p  
lic  
plocp  
licploc  
\*plic\*

Je ne sais plus. Longer le mur, en posant mes  
doigts sur la surface souillée pour arriver à me  
repérer dans la pénombre ?

[Ca y est...]

Attendre la nuit pour sortir de cet antre infect.  
Ou y trouver refuge tant que la journée ne sera  
pas finie.  
Je déteste les alternatives.

[... On ne va... pas... bouger...]

Etouffer une dernière quinte de toux avant de  
repartir en silence. Partir vers la gauche. Tout ce  
que j'espère, c'est ne pas avoir à...

\*\*\*\*\*

Carla.

C'est bien mon prénom, n'est-ce pas ?

Oui, c'est ainsi que je m'appelle.

Carla.

Comme ma mère.

Comme la mère de ma mère.

Et un jour, j'aurai une petite fille, et elle portera  
le seul bijou que nous nous transmettons depuis  
des générations.

Mon père chantait:

« There's a red-haired Carla on my knees

And her laugh sounds like a flight of bees...»

Je ne me souviens que de ça. Il y avait une suite  
dans laquelle je grimpais à un arbre, j'en  
tombais, et j'étais récupérée de justesse par des

Leprechauns qui me ramenaient à mes parents. Et ça reprenait de plus belle : « There's a red-haired Carla... ». Lorsque j'ai demandé à mon père ce qu'était un Leprechaun, il a haussé les épaules. Cette ritournelle avait des siècles, les personnages de son contenu devaient en avoir bien plus.

« Ca y est, on y voit plus clair ? »

Je me disais bien que...

Chercher mon prénom pendant deux minutes relève d'un problème sérieux. En l'occurrence, ce problème-ci s'appelle évanouissement... Quant à savoir pendant combien de temps j'ai été plongée dans cet état d'inconscience... Mais... Ce visage, là, devant... Il parle très loin. Très loin.

Un bureau.

« Nous avons été quelque peu obligés de vous asseoir, plutôt que de vous allonger. Vos muscles étaient complètement tétanisés. Vous avez dû faire une réaction au sérum...

– Possible, je suis allergique à n'importe quoi. »

Je me sens bien. Il fait doux. J'ai l'impression de m'entendre parler loin également, mais sinon, ça va très bien. Il y a une copie de tableau au mur. Je le reconnais, nous en avons un exemplaire. « Le Mutisme » de Steiner-Lende. Un homme d'une quarantaine d'années, complètement impassible, avec un doigt coupé.

« J'avais le même tableau à la maison.

– Je sais, cela fait deux fois que vous le dites.

- « Le Mutisme ».
- Oui, nous venons d'en parler, Carla.

Je ne me souviens absolument pas en avoir fait mention. Mais le plus difficile, finalement, c'est ce sol qui tangué, sous la couverture du lit.

- La couverture du lit, elle ne va pas tomber ?
- Elle ne tombera pas.
- Parce que je n'aimerais pas me faire mal au genou.
- Cela n'arrivera pas.
- Je suis tombée plusieurs fois, chez moi. On m'a vite soignée, mais le tronc d'arbre était plus gros.
- Le tronc d'arbre ne bougera pas d'un pouce.
- Je n'aime pas, vous savez.
- Quoi donc... ?

- Je n'aime pas, parce que je m'entends dire des choses... Et je sais que je ne les... Ça n'existe pas, dans ma bouche. Il faut que j'attende, je crois. Je vous ai dit que j'étais allergique à n'importe quoi ? Je ne peux pas boire de lait. Quand on est petit, on est obligé de boire du lait, si on veut pousser. Mais je ne pouvais pas boire de lait, moi. Alors j'ai bu une solution de substitution, et j'ai fini par grandir quand même. Et toutes ces choses !

- Ces choses... ?

- Je ne me souviens plus. Mais je sais que ça me rend malade.

- Ecoutez Carla. Puisque vous vous sentez mieux, vous devriez dormir un peu.

- Je veux bien, mais j'ai très envie de vomir.

- Vous en êtes certaine ?

Parfaitement. J'ai déliré quelque peu. Mais là, j'ai un mal de ventre épouvantable, et l'air me semble moins doux, tout à coup. C'est fou, j'ai l'impression de m'être fait gifler, et je me rends compte que mon regard s'attarde moins sur certains détails autour de moi. La lumière m'est beaucoup moins agressive, et la voix de mon interlocuteur bien plus proche et plus réaliste. Par contre, je sens monter une bouffée de chaleur atroce.

- Je vous dis que je vais vomir !
- Et le sol qui tangué encore...
- Je vous crois.

Et... et... voilà. Je l'avais prévenu.

\*\*\*\*\*

J'ai dormi... une heure ? Deux heures ? Plus ?  
Je n'avais pas rêvé. Le tableau existe bel et bien. Et le sol est propre.

Qu'est-ce qu'il est en train de faire, lui ? Il est encore là. Il attendait peut-être que je me réveille. Faisons comme si je dormais encore. Faisons... Je n'arrive pas à fermer les yeux. Trop engourdie.

Il est assis sur une chaise tournée vers la fenêtre. La tête appuyée sur la paume de sa main, il fixe un point sans bouger les yeux.

Ah... Et voilà l'acouphène qui monte. Je vais devoir souffrir violemment pendant quelques minutes. Douleuruse habitude qui ne dure pas si longtemps. On s'y fait... on s'y fait...

Et lui qui n'a pas l'air de s'apercevoir de mon réveil. J'aimerais volontiers remonter le pan de couverture qui a glissé au sol, mais je ne peux

pas bouger la main. Et... Je ne sens pas mon épaule. Le sommeil qui aura...

[Et après ?]

L'engourdissement.

[Après, quoi ? Il faudra que... Ca, sûrement pas.]

Je ne pensais pas qu'il était aussi désagréable de ne pas retrouver les sensations naturelles du corps. Percevoir le pouls dans les poignets. Le duvet des bras qui frémit. Peut-être que je ne suis pas vraiment réveillée.

[Il ne manque plus que la machine. J'espère que le cerveau tiendra.]

On vient de frapper à la porte.

« Entrez ! »

Je le reconnais. C'est le quadragénaire fringant de tout à l'heure.

- Papa, je peux te parler une seconde ?

- Sûr.

Il me regarde.

- Ca ne risque pas de...

- Oh, non ! ... Il lui reste... Trois ou quatre minutes? »

C'est de moi qu'ils parlent ?

- Ah.

- Tous les muscles sont en train de se nécroser. Je ne sais même pas si elle nous entend encore. »

Mais je vous entends ! Que vous parliez, que vous pensiez, je vous entends ! Rendez-moi ce que vous êtes en train de me prendre !

- Il y a un problème.

- ...
- C'est assez urgent.
- Et bien, vas-y !
- Quelqu'un nous a vu supprimer le frère de Maddin.
- Et ?
- Et bien, tu comprends, c'est délicat, cette personne va probablement...
- Mourir également, oui, parce qu'il le faut. Recherche-la. Et quand tu l'auras retrouvée, fais le nécessaire. Ensuite, appelle Maddin, et convoque-le. Insiste sur son utilité, ne perds pas de vue que tu vas tomber sur un homme anéanti par la mort des siens. Il faut qu'il ait l'impression qu'une vie nouvelle et incroyable s'offre à lui. »

Quelqu'un m'entend ?

Je n'arrive plus à... Je ne peux plus...

Je ne peux plus...

## Chapitre 6

Je n'ai même pas la force de pleurer. Pourtant, dans ce genre de situation, la première chose qui vient au corps – plus qu'à l'esprit qui lui, vidé et confus, attend que quelque chose l'achève tout à fait – est cette expulsion nerveuse et salvatrice. Mais parfois, le corps suit l'esprit et se fige.

La Genèse vient de me laisser m'effondrer à même le sol. Elle a desserré son étreinte, et je vois ses bras qui tremblent, sa peau parcheminée qui sue et qui frémit. Je sais déjà qu'elle ne me dira plus rien. Mais je sais également qu'elle a remis bien des choses à leur place originelle.

« *Dans ce que tu vas vivre, tu es amené à mourir.* » Voilà la dernière phrase que j'ai pu entendre avant d'incarner ce qu'elle a été, un an auparavant.

Alors, on y est. Dans toute cette surenchère de détails dissimulés, il y en a un qui me concernait. Il y a un an, Hailey se penchait déjà sur mon cas.

*« Son père vient d'être emmené, il n'existe pas, pour elle.  
- On se souvient toujours  
des gens qu'on a aimés. »*

On se souvient toujours des gens qu'on a aimés. Souvent, on se rend compte de leur importance lorsqu'ils ont disparu. Le laboratoire s'est arrangé pour générer le contraire en moi. Mes parents et mon frère sont morts, et je n'avais plus conscience de leur existence. On m'avait parlé d'un accident dans un bâtiment commercial à l'époque. La vérité est toute autre. J'ai vécu pendant presque un an avec une faille interne, une brèche que j'avais laissée se gangrener. Je ne sais pas parler de ce qui me touche au plus profond. Je ne sais ni hurler de rage, ni pleurer. Je suis de ceux qui construisent en eux un mausolée intouchable, et qui finisse par ne vivre que pour l'entretenir.

J'ai poussé la porte du Laboratoire, et là, j'ai tout oublié. Voilà. Ils ont fait de moi une terre malléable. La Genèse m'a encore donné un peu de vérité en plus. Et le fils Hailey... Lui a préféré mentir. Il a enrobé quelques détails. Pour quelles raisons ? Encore cette vénération qu'il voue à son père ? « C'est un assassin, mais comprenez-le, il est malade... » ? Alors pourquoi m'a-t-il avoué tout cela ? Des remords ? A-t-il juste... peur ?

*« Et tout ce qui est « autre » est considéré comme déviant. L'homme noir est malade, il est synonyme de mort. Le trisomique l'est également, peu importe le degré d'handicap. Voilà comment fonctionne mon propre père. »*

Homme noir. Trisomique. Il n'a pas eu le cran de compléter la liste. Si les anciens crèvent dans ces centres, toute classe considérée comme déviante est en train de subir le même sort. Pire, beaucoup ont dû disparaître de la surface terrestre depuis quelques semaines déjà. L'idéal de l'homme selon Hailey père, quel est-il, finalement ? A quoi ressemble-t-il ?

- « Tu veux que je t'aide à te lever ?
- Ca va aller, Ylan, je suis juste fatigué, je vais y arriver seul. Tu vois ! J'ai réussi. ... Juste un peu sale aux coudes, hé.
  - Tu sais... Si tu ne veux pas oublier les choses, ne les remplace pas par d'autres choses. Ou écris-les !
  - C'est ainsi que tu procèdes ?
  - Non ! Moi, je les répète encore et encore. Et je n'oublie rien !
- « Tas de riz, tas de rats... »
- ...
- Axel, maintenant tu en sais beaucoup.
  - Effectivement.
  - Tu ne sais pas tout. Mais ça n'a pas d'importance. Ce qu'il faut à partir de maintenant, c'est trouver le moyen de tout remettre à zéro.
  - Je ne peux malheureusement pas faire ça tout seul.
- L'enfant hausse les épaules pour toute réponse.
- Qui peut m'aider *vraiment* ?
  - Personne. »

Il se trompe. Si *on* a su me guider jusqu'ici pour me mettre face à une réalité à détruire et à reconstruire, alors *on* saura m'accompagner jusqu'au bout. *On* ne peut pas me laisser seul à ce stade des choses. Impossible. Illogique. Complètement. Je sais au fond de moi qu'*on* sera là. Peut-être trouverai-je cette aide en quelqu'un qui m'aura déjà soutenu. Peut-être.

« Et toi ? »

Il me regarde tristement, comme s'il avait réellement les 5 ans auquel son cerveau répond.

- Moi ?

- Tu sais forcément comment on peut arrêter tout ça... Ylan, as-tu conscience de l'intelligence dont tu fais preuve au quotidien? Quelque part, en toi, il doit y avoir...

- Non.

- Cherche ! Tu dois bien te souvenir de quelque chose... Tu as dû entendre un détail qui pourrait m'aider, Ylan, tu as dû ressentir, tu as...

- Non.

- Ylan, je t'en prie !
- Je t'ai dit NON ! Laisse-moi maintenant ! Laisse-moi tranquille !
- Calme-toi...
- VA T'EN ! »

Il hurle.

*Va t'en !*

Je ne l'avais jamais vu comme ça avant. Et tout ça... de ma...

Dites-moi que je n'ai pas commis l'irréparable.

Je lui avais juré de toujours l'épauler. Là, je l'ai forcé à dire quelque chose qu'il ne contenait pas en lui.

Promettez-moi qu'il n'a pas perdu confiance en moi. Promettez-moi que je ne le verrai jamais plus se balancer d'avant en arrière, lacéré par le chagrin et la peur.

[ Jour 97 ]

Comme on ne m'a jamais appris à mentir, faire semblant est la chose la plus insupportable qui soit. J'ai grandi dans une famille « bien comme il faut ». Mes parents étaient le stéréotype du couple rêvé. Ils s'étaient connus à la petite école. Déjà à cette époque, un je ne sais quoi les avait plongé dans l'admiration et l'amour mutuels et, honnêtement, je ne me souviens pas les avoir vus se chamailler une seule fois. Et pourtant...

J'ai 11 ans. Mon père essaie tant bien que mal de réparer le purgeur du Bio-H qui vient de lâcher. Pourtant, sa connaissance en engins de ce genre dépasse largement celle de spécialistes en la matière. Une passion qu'il a depuis l'enfance, et qu'il s'était promis de me transmettre. Je suis resté hermétique à toute propagande : mon frère s'est chargé de s'en inspirer. Couché sous l'engin, Papa me fait l'état des lieux.

« Purgéur et transmission.

- Et ?
- C'est déjà pas mal, non ? La transmission est complètement morte...
- ...
- Tu sais à quoi ça sert, tout de même ?
- Hein ?
- La transmission.
- Non, j'en sais rien. »

Il passe sa tête entre deux barres de fer qui ornent la carrosserie, et constatant ma mine dépitée – ou ennuyée –, il se décide à lâcher outils et burette, puis sort du monstre mécanique qui l'avait comme avalé. J'ai envie de lui dire... cela fait des mois que cela me brûle la langue et l'esprit. Nous sommes « à l'atelier », une pièce immense où il stocke tout ce qui ne se mange pas ou ne se porte pas sur soi. Je lève les yeux pour m'assurer que nous sommes vraiment seuls. Et si je dis quoique ce soit... Il m'en voudra sûrement... non ? On me considérera certainement comme étant coupable. Coupable de

quoi ? Mais d'avoir gardé un secret trop longtemps ! Ou bien d'avoir trahi mon père.

- Ca ne va pas ?

- ...

- Tu veux rentrer ? Tu es tout pâle...

- ...' froid.

- Boutonne ton manteau ! Allez... Pourtant il fait doux. Tu veux que j'appelle Maman ? Tu veux...

- Non, pas Maman !!! »

Je crois que mon hurlement tétanisé l'a abasourdi. J'ai crié ça comme si ma mère était devenue une menace. La vérité est qu'à cet instant précis, j'ai déjà l'impression d'avoir des comptes à lui rendre, et je sens son regard peser sur moi comme une peine capitale. Il est hors de question que je la croise. Je ne veux d'ailleurs plus jamais avoir à la côtoyer.

- *Pidjou*, qu'est-ce qui se passe ?

Il m'a appelé *Pidjou*. *Pidjou* est ce petit personnage timide et gauche dont je collectionne tous les produits dérivés de l'animation qui est sortie l'année d'avant. Nous avons le même

caractère et le même sac à dos, ce qui a donné spontanément envie à mon père de m'affubler de son nom ridiculement exquis. Quand il se remet à me nommer ainsi, c'est que quelque chose en plus est là. Un fil rouge entre lui et moi.

- Je t'ai vu à Moreac, le jour de la fête des morts.

- Quoi la fête des morts ?

- La dame qui t'attendait devant le portail du jardin Fervier.

- De quoi tu...

- Je sais bien ce qui se passe avec elle, tu sais. »

Je viens de lâcher le morceau. Et je regrette déjà d'avoir ouvert la bouche.

Chose étrange, je pensais que mon père me giflerait, ou qu'il nierait en me disant que j'avais rêvé, l'exposé typique auquel toute personne prise en faute a recours, en espérant être sauvée. Au lieu de ça, il prend ma main.

« Viens... »

Nous traversons l'atelier, et tandis que je concentre tout mon regard sur le bout de mes baskets bleues, je sens la chaleur de ses doigts immenses qui enserrant ma minuscule menotte.

C'est à ce moment-là que je me rends compte ô combien mon père est grand. Je mesure la moitié de son ombre qui s'étale sur le sol.

Il pousse la porte qui mène à la cour intérieure. L'ombre disparaît. Se projette derrière nous.

J'adore venir dans cet endroit. Et pour cause ! Elle abrite un immense insectarium qui prend un mur entier. Et moi, subjugué, j'y passe le plus clair de mon temps libre à observer l'évolution des larves que mon père protège avec amour et dévotion.

« Assieds-toi.

– Où ça ?

– Où tu veux. »

Je choisis de m'adosser aux parois en verre du sanctuaire grouillant. Croiser les jambes. Poser les mains sur mes genoux. Regarder mon père, et ne pas savoir quoi en attendre. Il s'assoit en face de moi, en tailleur. Je ne prendrai pas de gifle. Maintenant, je le sais.

« Sais-tu combien de temps il m'a fallu pour faire tout ça ? », me demande-t-il en montrant du menton l'insectarium derrière moi.

Je ne réponds pas. D'abord, je l'ignore complètement. Et par-dessus tout, j'ai bien trop peur de dire n'importe quoi, et de m'attirer sa moquerie. Lorsqu'on a 11 ans et qu'on a l'impression de trahir son père, on espère simplement de la clémence et du pardon.

-Treize ans. Cela paraît énorme, non ? Tu n'étais même pas né. Pire, tu n'étais même pas au sommaire des discussions que j'avais avec ta mère. A l'époque, je voulais devenir gestentomologue mais le métier a disparu quand a découvert comment préserver l'insecte et accélérer sa reproduction par des voies strictement sérologiques.

- Des voies quoi ?

- Des voies sérol... C'est du jargon, pour toi, n'est-ce pas ? Bon, il s'agissait de créer une espèce capable de se reproduire avec l'animal en voie de disparition, et de le faire pondre deux à trois fois plus d'œufs. Tu comprends ? L'hybride mourrait très

vite, mais il permettait une survie de l'espèce avec laquelle il se reproduisait... Le métier ayant disparu, j'ai dû mettre mes espérances au placard et choisir une autre voie. Mais on ne lâche pas une passion comme ça... Alors j'ai créé mon propre insectarium. Treize ans ! Tu te rends compte de ce que ça représente ? Seulement, pour arriver à ce résultat-là, il m'a fallu traverser quelques épreuves. Notamment une.

- ...

- Tu sais, parfois, on rêve de certaines choses... puis on les obtient... puis on fait tout pour elles... et un jour, quelque chose nous en détourne. Au bout de huit ans, j'ai délaissé ma passion pour les insectes.

- Pourquoi ?

- Tu le sais, toi ?

- Non.

- Moi non plus. Et je ne le saurai sans doute jamais. Je me suis tourné vers quelque chose qui en définitive, n'avait rien à voir avec ma vie. Quelque chose qui ne me ressemblait pas. Mais j'avais envie de le faire. C'est comme... Comme quand tu

sautes dans une flaque d'eau à pieds joints alors que tu sais que tu vas être trempé, et que tu vas t'attirer la colère des autres. Tu ne sais pas pourquoi tu fais ça. Mais ça te titille, ça te tiraille, et tu ne peux pas t'en empêcher. Et bien voilà. J'ai sauté dans une flaque. J'ai un peu délaissé mon insectarium. Et au bout de quelques semaines, je me suis aperçu que la plupart des larves n'avaient pas survécu à ma négligence. J'avais oublié d'humidifier, de régler la température, de reloger certaines larves en phase II. Je veux dire...

- Oui, je sais ce qu'est la phase II. Mais je comprends pas ce que tu veux dire.

- Ce que je veux dire, Pidjou, c'est que parfois on fait des bêtises sans penser au mal que ça peut faire. Mais ces bêtises, on les fait quand même. Et on se rend compte de nos erreurs quand on voit ce qu'on détruit, ou ce qui périt à cause de nous. La femme que tu as vue au jardin Fervier, je ne la vois plus depuis la semaine dernière. Parce que j'ai compris où était ma place. Je sais que tu ne peux pas comprendre ce que je vais te dire, mais si tu arrives à saisir juste un tout petit peu de ça,

alors j'aurai gagné. Un papa, ça n'a rien d'héroïque. Ca apprend à son enfant à être parfait, ou à essayer de le devenir. Mais on ne peut pas apprendre ce qu'on ne sait pas. Pour toi, je suis quelqu'un de grand. Mais il faut que tu saches que c'est faux. C'est faux, tout ça. Je suis un être humain, comme toi. Et un être humain fait des erreurs tout au long de sa vie. C'est ce qui l'aide à devenir meilleur, tu sais.

– Mais tu as menti...

– Oui, j'ai menti. Et tu sais pourquoi j'ai menti ? Parce que j'avais honte de moi, et que je savais que je faisais quelque chose de mal et d'interdit. Si j'ai menti, ce n'est pas pour vous blesser.

– ...

– Dans la vie, tu seras souvent obligé de faire semblant.

– Je veux pas faire semblant, moi. Je veux pas... être...

– Comme moi ?

– Non, j'ai pas dit ça, papa, arrête !

– Pidj'... Si un jour tu dois faire semblant, sois sûr de ne pas être l'origine du problème. C'est tout ce que je te demande.

Ce jour-là, on ne m'apprend pas à voir le mensonge différemment.

On ne m'apprend pas à regarder l'homme avec humilité et indulgence.

On m'apprend juste que les larves qu'on néglige finissent par périr.

\*\*\*\*\*

97<sup>ème</sup> jour.

Le trou noir.

J'ai traversé la Colonne, comme chaque matin.

Sésame du sang.

Ouverture des portes.

Je pensais y recevoir l'accueil désormais habituel : un sourire d'Ylan, clignement de paupières, il frapperait d'un petit coup sec sur la table pour me signaler la présence de divers dessins et écrits, et je me tournerais vers la Genèse. Va-t-elle bien ? Paraît-elle calme et concentrée ? Sa peau... ?

Et la routine aurait repris son cours. Analyse des écrits, transmission des plus urgents aux deux « gardiens » de la Colonne, et le reste ne m'appartiendrait plus.

Cependant, rien ne se déroulera ainsi le 97<sup>ème</sup> jour.

Parce que c'est un Ylan pétrifié qui m'accueille.

Sésame du sang.

Ouverture des portes. Ylan ne tourne pas la tête. Je l'appelle tout doucement. Il ne réagit pas.

Ses yeux vitreux fixent la Genèse, il respire par à-coups. J'essaie de hausser la voix.

Rien.

## **Notes**

**A. Maddin –**

**Semaine 14/15**

**Observations générales.  
comportementales.**

**Modifications**

**NB : aucune annexe jointe**

date	obs
J-100	<p>Pas vu Hailey depuis 2 jours.</p> <p>État d'_Max alarmant:</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-Refus ingestion d'aliments</li> <li>-Apathie</li> <li>-Hypotonie musculaire</li> <li>-Fixité oculaire</li> </ul> <p>Binaire en hyperactivité :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-Activité cellulaire X 2</li> <li>-Sueurs (!)</li> </ul> <p>Attente résultats bilan sanguin/hormon.</p> <p>Scanner?</p>
J-101	<p>Crise d'épilepsie d'une extrême violence avec perte de connaissance de plus d'1h.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-Mutisme</li> <li>-Hypoglycémie (obl. soigné par intraveineux.)</li> <li>-Attaque de panique en fin de journée.</li> </ul> <p>Hailey totalement absent.</p>
J-102	<p>Max refuse toute communication.</p> <p>Il s'est passé quelque chose, mais quoi?</p>

Cls : 1) Sévères modifications physiques et comportementales  
(arrêt total écriture)

Q : Virus ? Lésions cérébrales ?

[ Jour 103 ]

Les résultats ne donnent pas grand-chose.

Ylan est simplement en état de choc. *Simplement*. J'ai tenté d'en trouver la cause, en vain. J'ai pensé tout d'abord à la chute lors du retour de mon voyage spirituel. Mais...

« ...prem... taj... »

Mais il tourne la tête.

« ...premi... taj... »

Il chuchote. Me regarde. Il souffle quelques mots incompréhensibles de ses lèvres craquelées et blanchies par la déshydratation.

Alarmé, je me précipite vers lui. Un véritable signe de vie.

Enfin !

- Qu'est-ce que tu veux... ?

- PREMIER ETAGE !!!!

Il hurle. Mutisme de cinq jours, et là, il sort de lui-même.

– PREMIER ETAGE !!!!

Hurlements encore. Il tombe de sa chaise, prend sa tête entre ses mains, et crie jusqu'à se décharner.

## Chapitre 7

Je suis tombé à genoux sur le sol de la Colonne.  
Désespéré. Impuissant.

J'appelle au secours comme un enfant dans le cylindre gazeux où chaque son devient un néant infime, où la résonance n'a aucune liberté d'être. J'appelle au secours comme un enfant, car je ne me sens plus capable de dire que je sais. Je ne maîtrise plus rien. J'abandonne. Rassurer Ylan était devenu une chose élémentaire. On apaise son petit lorsqu'on a le pouvoir de lui prouver que rien ne l'atteindra. Ylan n'est pas *le mien*. Et je ne suis plus certain de rien.

Friedmann, ou plutôt Hailey fils arrive à ce moment là, par le plus grand des hasards. Il passe la première porte. Me découvre. Il m'aide à me relever, m'entraîne sans mot dire sur la plate-forme suspendue où je croise le regard des deux vigiles.

« Premier étage...

- ...Je n'ai pas le droit de vous parler, Maddin.
- Je me fous du droit, du... Ylan est en pleine crise et il n'arrête pas de hurler la même chose depuis trois minutes ! Bougez-vous, merde ! Appelez quelqu'un! »

Et ils entrent en trombe. Friedmann et les deux vigiles. Ils me laissent là, tout seul. Et tandis que je me retourne pour jeter un coup d'œil las à la fourmilière, je les entends ressortir de la Colonne d'un pas affolé.

\*\*\*\*\*

*« Il ne voulait plus prendre son traitement. Il disait qu'il était capable de gérer cela seul, rien qu'avec de la volonté. Il parlait d'effet placebo. Résignation. Et... C'est tout.*

- *Et il avait arrêté quand ?*
- *Arrêté quoi ?*
- *Son traitement.*

*- Je ne sais pas. Deux mois, peut-être ? Et les cycles de dysphorie se sont intensifiés. Mais il refusait l'idée de ne pas être maître de son corps. Il... avait décrété que l'esprit était la clé de tout, et avait mis la médication en doute.*

*- Mais tous ces gens que le laboratoire manipule chimiquement ? Il en était le cerveau créateur, non ?*

*- Et bien... A vrai dire, il y avait chez mon père une sorte de sentiment de toute puissance. Pour lui, l'homme était une victime de tout. Il ne le pensait peut-être pas assez fort pour garder une maîtrise totale de soi. Je dis ça, mais finalement, qu'en sais-je ? Je ne suis pas mon père. Et je ne suis même plus sûr de l'avoir vraiment connu. »*

Recroquevillé et exsangue, comme un fœtus déjà mort. Friedmann a retrouvé une seringue vide, posée soigneusement à côté d'un calepin sur le bureau d'Hailey. Il avait laissé un mot.

« Tas de riz tentant, tas de rats tentés.

Tas de riz tentant tenta tas de rats tentés.  
Tas de rats tentés tâta tas de riz tentant.  
Tas de rats, tous, tous des rats, tous des rats  
Vous n'êtes que de pauvres rats.  
Creusez vos galeries, et regardez vous.  
Bouffez la vermine et regardez vous.  
Regardez-vous.

Je vous aime tant, finalement.

Vous n'arrivez même pas à comprendre à quel point votre père vous aime... Mais vous résistez, parfois. C'est pour votre bien, tout ça. Goûtez à ce qui vous entoure. Cessez vos tortures incessantes. Acceptez votre paradis d'aujourd'hui. Voyez comme votre père vous aime. Il met tout en œuvre pour vous débarrasser de la maladie. Et vous, vous résistez. Où ai-je failli ?

Il m'est devenu tellement difficile d'accepter l'existence même de l'erreur.

« Si tu avais pensé autrement, tu aurais... »

Si nous avons malgré nous créé le conditionnel, c'est sans plus de doute pour donner à l'erreur une assise temporelle et réelle. Ou comment accorder à l'abstrait un soupçon de pouvoir irréversible.

J'ai supprimé le conditionnel des choses. Aujourd'hui, la vie EST. Et vous en appréciez chaque instant. A quoi bon supposer, se projeter...

Votre père vous attend au premier étage. »

Premier étage. Couché sur son immense divan noir, Hailey semble dormir. Chacun sait ici qu'il ne se réveillera plus.

*« Il y a trois ou quatre jours, il a commencé à cesser de s'alimenter. Il restait assis pendant des heures sur son canapé, la tête tournée vers la fenêtre, et il ne disait rien.*

- Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ?
- Ce qui ne vous concerne pas directement n'a pas à vous être dévoilé. Nous ne sommes pas amis, Maddin. Je vous ai parlé de tout cela il y a quelques jours, parce que je commençais à voir que quelque chose clochait. J'avais besoin d'expliquer. J'avais peur, également. Mon père me donne, nous donne à tous, une version de sa vision du projet, et il focalise finalement sur une destruction progressive de certains catégories humaines. Je l'apprends. Et ne tolère pas.
- Le simple fait de ranger l'humain dans des cases est une erreur, Friedmann. Et vous le savez aussi bien que moi. Pourquoi m'avez-vous menti à propos de Carla ?
- C'est-à-dire ?
- Vous l'avez poursuivie comme une bête... Et elle n'a aucunement voulu participer au projet. Elle a cru en vous. Et vous lui avez menti. Elle l'a entendu...
- La culpabilité. Vous connaissez ça, je suppose.
- ...

*- Je redoute ce jour depuis... des années. Je savais qu'il finirait par le faire.*

*- ...*

*- Excusez-moi. Je n'ai pas l'air si affecté que ça, n'est-ce pas ? Je m'en veux de ne pas pleurer, je culpabilise de ne rien ressentir. La vérité est que je me sens totalement désemparé.*

*- Alors, il est peut-être temps d'arrêter tout cela. Vous devez bien savoir comment c'est possible.*

*- Ce que je sais, justement, c'est que ce n'est pas possible. »*

## Chapitre 8

[ Jour 104 ]

Si nous arrêtons le processus de gestion de la gravitation, nous courons à la catastrophe.

Remettre le système gravitationnel en marche provoquera ce que l'on appelle « L'effet de fronde ». Les forces énergétiques entrant en jeu multiplieraient leur activité par 200, et la terre devrait imploser. Si elle n'implose pas, elle risque au mieux de voir disparaître 90% de ses terres émergées par des divergences et des convergences violentes des plaques tectoniques.

« Il n'y a pas d'autre solution que de continuer, Maddin. »

Il n'y a pas d'autre solution.

J'ai signé.

Je ne veux pas faire ça... Je ne peux pas. Je ne peux pas, je ne peux pas. Je ne peux pas.

Je n'ai jamais voulu tout cela. Je voulais aider.

\*\*\*\*\*

Je vais la prier. Elle le fera. Elle l'a fait une fois. Elle le fera encore. Pour moi.

Je veux qu'elle me prenne dans ses bras. Qu'elle me fasse devenir un autre. Tous les autres. Je ne veux plus être moi à l'heure qu'il est. Mais qu'elle me fasse habiter l'âme d'un autre, jusqu'à l'épuisement ! Je veux regarder la vie du dehors, ne plus être acteur de celle d'ici. Je ne peux pas cautionner. Incarner ce qui me révolte. Hailey est mort. Il a laissé un empire derrière lui, une tour de Babel indestructible, car maîtresse suprême d'une destruction massive. Sa tour est une arme. Alors... Laisser l'homme du dehors continuer à se parfaire dans cette ataraxie extatique ? La Genèse... Elle le fera, je le

sais. Elle me transportera ailleurs. Et je serai Carla, je serai un autre, un anonyme, je vivrai l'extase de cette paix de l'âme, et je changerai.  
Jusqu'à l'épuisement.

« Ne pleure pas, Axel.

– Je ne pleure pas.

– Elle ne peut pas faire ça, tu sais. Car elle a besoin de moi aussi. Et j'ai besoin de toi ici.

– ...

– Personne ne peut rien faire. Il faut continuer.

– Jusqu'à quand Ylan ? »

Jusqu'à quand ?

L'état d'Ylan se dégrade petit à petit...

Le système dehors est une aberration.

Et moi, qui suis condamné à gérer tout cela désormais, parce que « je suis le seul à connaître le moindre secret du SCG », et que je « sais tout désormais ».

Tu cherchais la clé, Maddin ? Te voilà désormais maître des lieux. Entre, tu es chez toi maintenant. La reine de la fourmilière. Le grand cerveau.

Il y a forcément un moyen...  
Dites-moi qu'il y en a un.